DIXIÈME ANNÉE. — N° 224 1er MAI 1906 LE NUMÉRO : 50 CENTIMES.

L'ÉCHO

DU

MERVEILLEUX

REVUE BI-MENSUELLE

En raison des graves événements actuels, ce numéro paraît en retard. Nous prions nos lecteurs de nous en excuser.

LA CATASTROPHE DE SAN-FRANCISCO

et la légende du Monte del Diablo

Près de la « Capitale de l'Ouest » dévastée et dont les ruines fument encore, s'élève le « Mont du Diable », qui doit son nom sinistre à une vieille légende. Bret-Harte et d'autres écrivains américains l'ont mentionnée. Le désastre de San-Francisco vient de lui prêter une assez curieuse valeur prophétique.

C'était au temps heureux où le commerce n'avait pas troublé les baies superbes de la Californie, où la mine ni la pioche ne s'étaient pas encore attaquées au trésor que récélait la terre. L'avoine sauvage ondulait librement à la brise, les antilopes et les daims animaient de leurs bonds la plaine immense, et les cours d'eau coulaient paisiblement dans leurs lits naturels sans prévoir qu'on dût jamais les détourner ni les contraindre. (Ce qui les eût attristés !)

Les bons Pères de la Mission avaient à peine besoin de cultiver le sol pour qu'il leur rendît une moisson merveilleuse. Animés du vaillant esprit de leur fondateur, le premier missionnaire Junigero Serro, ils ne se lassaient point de convertir les honnêtes sauvages dont les huttes d'adobe (1) se groupaient de plus en plus autour de leur chapelle. On dit qu'un seul Père administra le baptême, en une matinée, à plus de trois cents sauvages.

(1) Mélange de lattes et de terre.

L'ennemi des âmes était, cela va sans dire, fort irrité de ces succès des Pères, et l'on eût dit que sa rancune se manifestait par l'intermédiaire des ours, qui semblaient animés d'une haine irréconciliable contre l'Eglise. Plusieurs missionnaires avaient déjà été blessés ou même tués par eux.

Ce fut vers ces temps, c'est-à-dire au début du XVIIIe siècle, que le père José Antonio de Haro fonda la mission de San Pablo, infime noyau d'où la ville de San-Francisco devait sortir. De haute taille, le visage énergique, l'air militaire encore sous le froc, le Padre avait une histoire, et même une histoire romanesque et touchante. Jeune soldat, il s'était épris violemment d'une jolie fille, dont un rival plus fortuné obtint la main. José Antonio, désespéré, se jeta dans un cloître, et demanda aux missions lointaines une vie plus active, plus périlleuse et plus favorable à l'oubli. C'est ainsi qu'il était venu à la mission de Mexico ; et c'est ainsi, en quête de conversions et de conquêtes d'âmes nouvelles, qu'il parut un jour sur les bords déserts de la baie, son bréviaire sous le bras, son serape (1) noir jeté sur l'épaule, suivi d'un muletier avec son chargement de provisions, parmi lesquelles maints crucifix et chapelets, et d'un Indien nouveau converti, qui manifestait son zèle en servant de guide à son père spirituel.

La nuit tombait lorsque la petite caravane atteignit le pied de la montagne. Le père José descendit de sa mule, lut son bréviaire, et, agitant une cloche, adjura les Gentils du voisinage de venir entendre la parole divine. Mais aucun Gentil ne montra son visage tatoué et coiffé de plumes. L'écho seul recueillit et répéta la pieuse invitation. Le muletier, effrayé, prétendit qu'un éclat de rire ironique avait

(1) Sorte de couverture mexicaine.

retenti du côté de la montagne. Le Père ne fit qu'en sourire.

Pendant que le muletier et l'Indien, apercevant un coin très abrité et favorable au campement, déchargeaient la mule et procédaient aux préparatifs du soir, absorbé dans ses pieuses méditations, il avait continué de marcher. Arrivé à mi-hauteur du mont (qui a 1.220 mètres d'altitude), le Père s'arrêta et regarda au-dessous de lui. Une suite de riantes vallées s'étendaient à perte de vue du côté du Sud. A l'ouest, la chaîne lointaine s'estompait dans la brume. Plus loin, l'Océan Pacifique déroulait ses brouillards, qui remplissaient la baie d'un nuage épais et cachaient le paysage au nord-est. Lorsque ce voile se déchirait, on entrevoyait de vastes cours d'eau, des défilés de montagnes, des plaines luxuriantes baignées par le soleil couchant.

— Quel beau pays à conquérir au Seigneur ! dit tout haut le Père avec un pieux enthousiasme.

Un éclat de rire strident se fit entendre, et Padre José, tournant la tête, s'aperçut qu'il n'était pas seul. Un grave et sombre personnage, vêtu à la mode espagnole, chapeau de feutre couronné d'une énorme plume, grosse fraise, culotte bouffante, se tenait près de lui.

Le Padre comprit tout de suite que c'était le Diable en personne, et n'en fut pas effrayé ! Sa vie aventureuse, son esprit familiarisé avec le merveilleux lui donnaient, en pareille aventure, grand avantage sur les gens simplement pratiques. Il répondit même courtoisement au salut de l'étranger.

— Pardonnez-moi, dit celui-ci, de m'être permis de sourire en entendant vos pieuses paroles, mais je connais l'avenir, que vous escomptez si témérairement ; je sais que vos efforts seront vains, et j'ai pitié qu'aussi chevaleresque adversaire perde sa peine ainsi. Croyez-moi, laissez ce pays sauvage, restez en Espagne.

— Non ! s'écria le Père ; saint Ignace a dit que les païens seront donnés aux soldats du Christ comme des perles rares dont la découverte réjouit les navigateurs.

— Eh bien ! dit le Diable, je vais montrer l'avenir de cette région, et nous verrons qui de nous deux se trompe.

Il souleva son vaste feutre et l'agita trois fois. Le brouillard parut se dissiper, laissant apercevoir de nouveau le paysage crépusculaire encore chaud du soleil. Et voilà qu'une musique martiale s'éleva de la vallée. Le Père vit une troupe de brillants cavaliers, au-dessus desquels flottaient les bannières de Castille et d'Aragon, qui se dirigeaient vers la mer et s'embarquaient sur des caravelles pavoisées aux couleurs espagnoles.

— C'est la fin de la domination castillane, dit près du moine la voix sépulcrale de l'étranger.

Le père José, les yeux humides, suivait du regard les nobles bannières de sa patrie ; et, se retournant, il vit que le Diable lui-même semblait un peu ému :

— Excusez-moi, dit celui-ci, j'avais aussi quelques amis parmi ces dignes cavaliers.

De nouveau, le vaste feutre évolua au-dessus de la vallée, qui s'emplit d'une foule de matelots dont les cheveux blonds, les yeux bleus, le parler guttural révélaient la race saxonne. Cette foule parcourait la plaine qu'elle semblait saccager, abattant les arbres, creusant profondément le sol.

— Que font-ils ? Quels sont ces barbares ? demanda le Père.

— Regarde plus attentivement, dit le Diable, dont le feutre s'agita de nouveau et dont le plumet parut entr'ouvrir la terre.

Le Père vit une voûte immense étoilée de points lumineux, qui recouvrait un lac, autour duquel couraient de noires figures affairées. Elles puisaient dans toutes sortes de récipients une matière jaune qui remplissait aussi les ruisseaux voisins aboutissant au lac. Le Père José reconnut cette matière brillante :

— Ah ! de l'or, fit-il avec mépris. Nous connaissions l'existence de ces mines d'or (1), mais nous avons eu garde d'en parler. L'or est toujours ton meilleur auxiliaire, à toi, Maudit. Nous avons apporté, dans ce pays, des dons mille fois plus précieux que l'or.

— Mais ces dons s'oublieront vite, tandis que l'or y sera éternellement glorifié, railla le noir Seigneur.

Cependant, une ville s'élevait et grandissait dans la vallée lointaine. A cinq reprises, une immense langue de feu passa sur elle et l'effaça du sol. Mais chaque fois la ville reparut agrandie (2). C'était, maintenant, une immense cité, aux gigantesques

(1) Francis Drake les avait signalées dès 1536, et il est probable, en effet, que les premiers missionnaires espagnols les connaissaient.

(2) Sans doute les cinq incendies qui dévorèrent la ville, de 1848 à 1852.

édifices,remplie d'une foule industrieuse,et le moine ne pouvait s'empêcher d'en admirer la grandeur et l'activité, lorsque tout à coup le sol parut manquer sous la ville géante, dont les maisons s'abîmèrent les unes contre les autres, comme des châteaux de cartes. En même temps, un océan de flammes surgissait et houlait tumultueusement sur ces décombres.

— Oh! mon Dieu! quel désastre! que de victimes! s'écria le bon père José.

Et, sans réfléchir, il voulut s'élancer vers la cité en flammes. Le Diable le retint. Le moine, indigné de ce contact sacrilège, repoussa vigoureusement son adversaire. Il lui sembla que les griffes de l'étranger perçaient sa chair, un froid mortel le pénétra; un rugissement terrible emplit ses oreilles; il s'évanouit.

Quand il revint a lui, la sensation d'un léger bercement fut la première qu'il perçut; il vit qu'il faisait grand jour. On le portait en litière à travers la vallée; tout son corps était douloureux et raidi, un de ses bras bandé. Il appela d'une voix faible, et aussitôt le muletier et l'Indien se précipitèrent vers lui.

— Miracle! Il vit! criaient ces bonnes gens en lui baisant les mains.

— Où m'avez-vous donc trouvé, mes enfants? demanda le Père.

— Mais sur la montagne, Révérend Père, à l'endroit même où vous fûtes attaqué.

— Attaqué! Comment, vous avez vu?...

— Si nous avons vu! Sainte Vierge!... Je crois bien que nous l'avons vu!... Je lui ai même tiré deux coups d'arquebuse...

— Tiré!... Sur qui?

— Mais sur l'ours qui s'est permis d'attaquer votre personne révérée pendant qu'elle était en méditation. Un ours énorme!

— Ah! très bien, dit le Père en retombant sur sa litière. Bien, mon fils. Paix!

Rentré à la mission, le bon Padre José raconta aussitôt à son supérieur l'attentat surnaturel dont il avait été victime. L'histoire se répandit dans le pays, et l'on pensa généralement que le diable, qui s'était transformé en vieux caballero pour tenter le pieux missionnaire, s'était ensuite métamorphosé en ours pour le dévorer. Telle est, en tout cas, la légende de Monte del Diablo.

CÉLI.

REPORTAGES DANS UN FAUTEUIL

⁂ *Le Merveilleux au Salon : II Salon des Artistes Français.*

La légende, l'allégorie, le symbole sont ici bien plus abondants qu'au Salon voisin. Les merveilleux mythologique et chrétien y foisonnent et n'inspirent pas que des œuvres « pompières ».

Ainsi cette page charmante que Maxence intitule *Légende bretonne* : C'est la Fée qui apparaît, un doigt sur les lèvres, à la petite Bretonne terrifiée et ravie (Salle 26).

Dans l'immense salle 1, encore augmentée cette année pour l'accrochage par des cloisons transversales à hauteur d'homme, vous admirerez la belle peinture murale à la cire de M. Aubert. C'est un diptyque qui représente d'abord Marie cherchant un gîte à Bethléem. Dans le premier panneau, une hôtelière injurieuse la chasse de l'hôtellerie où elle s'était adressée; dans le second, la Vierge mère est à la crèche, près des humbles animaux au cœur doux :

Il tremble sur la paille fraîche
Ce cher petit enfant Jésus;
Pour le réchauffer dans sa crèche
L'âne et le bœuf soufflent dessus.

Le *Pèlerin d'Emmaüs* et le *Retour de la Sainte Femme* de M. Tanner appartiennent encore au merveilleux divin de l'Evangile.

M. Comerre nous montre le désappointement farouche de la femme de Putiphar, qui froisse et mord le manteau laissé par Joseph. Cela est intitulé *Le Manteau légendaire* . Obtint-on jamais réputation si bien établie, au prix d'un simple manteau? Le génie des fils de Sem se reconnaît là.

M. Garnero fait veiller par des anges le corps de saint François d'Assises.

M. Alizard et M. Cogen ont tous deux représenté Louis XI mourant, demandant un miracle qui prolongerait sa vie à saint François de Paule. M. Cogen a même imaginé que le roi, tout vêtu et assez ingambe, semble-t-il, se traîne aux pieds du moine dans une attitude de supplication désespérée. Les terreurs de la mort qu'on prête à ce grand roi, si énergique ouvrier de l'unité française, sont une invention des romanciers. Quand il sentit la mort venir, il se fit transporter à Amboise pour faire des adieux solennels au dauphin, lui renouveler solennellement ses exhortations d'imiter l'amour pour le peuple de ses ancêtres et leur zèle pour la religion. Il avait prescrit lui-même la forme de son mausolée et donné ses instructions au sculpteur. Le Pape ordonna au saint moine François de Paule de venir au fond de la Calabre conforter et

préparer à la mort le vieux monarque qui avait fait si terriblement son devoir de roi, pour le bien de la patrie.

M. Thiéry retrace l'anecdote merveilleuse et si connue du sommeil de Fra Angelico, pendant lequel un ange achève son tableau.

Mme Gardner-Bouguereau, dans un pieux hommage, qu'elle intitule *L'appel d'en haut*, fait descendre un ange qui touche doucement l'épaule du vieux maître, si estimé des Américains, pour l'avertir que son heure est venue et qu'il faut laisser inachevée la madone à laquelle il travaillait.

Zwiller a rendu à Henner un hommage analogue en montrant les nymphes d'Alsace qui pleurent leur peintre.

M. Tavernier a peint pour un plafond la légende de Phaéton. On ne l'ignore pas. Apollon ayant promis à son enfant gâté de lui accorder sa première demande, celui-ci demanda à conduire le char du Soleil. Apollon, plein de regret, car il devine bien ce qui va se passer, mais respectueux de sa promesse, ordonne aux Heures d'atteler le char. Bonne leçon pour les pères faibles et les enfants présomptueux. Il y a, en outre, de jolis morceaux dans ce plafond, notamment le cheval cabré du centre.

M. Gervais évoque assez tumultueusement la mêlée du banquet nuptial de Déidamie, lorsque les Centaures, chauds de vin, voulurent enlever les femmes lapithes. Il nous offre encore une *Dryade*.

M. Bisson montre une *Nuit*, d'ailleurs rosée, s'enfuyant devant l'Aurore; M. Boisselier fait ramener le corps inanimé de Léandre par des néréides en pleurs. M. Lavallée érige un triptyque à la gloire de Vénus. M. Hitcchock dresse au bord de son île rocheuse une émouvante figure de Calypso. M. Saint-Pierre s'est inspiré de la légende de Daphné changée en laurier dans les bras déçus d'Apollon, et M. Petit s'est attaqué au même mythe. N'oublions pas les grasses Sirènes de M. Lalire, le vigoureux Prométhée enchaîné, de M. Thadée Shyka, ni la Dryade crépusculaire de M. Muller.

De mystérieuses figures passent dans la *Symphonie du soir*, d'une délicate couleur, de M. Destrem. M. Hamel nous épouvante avec ses sorcières. M. Debon anime un bon paysage de fées et de follets. M. Deutsch nous présente un devin. M. Clairin expose des sirènes, plus tragiques et fantasmagoriques que séduisantes, trio sinistre dressé dans la vague ; et une singulière allégorie : *L'Ame vivante des siècles morts*. Un hibou monstrueux préside à l'envol de ces formes fluidiques, au-dessus des corps inertes rangés sur un sol d'hypogée.

M. Arlin mène à la fontaine une *Nymphe* qui nous tourne pudiquement le dos et montre des formes qui n'ont rien d'irréel.

M. Rochegrosse, dans sa *Joie rouge*, fait ruer la meute des violences sur une pâle foule épouvantée.

M. Béraud, dont les conceptions furent toujours singulières, imagine qu'au Louvre les personnages célèbres des maîtres les plus illustres quittent furtivement leurs cadres pour participer aux Noces de Cana, de Véronèse. Celui-ci leur en fait d'ailleurs fort aimablement les honneurs, aidé par le Titien, le Tintoret et le Bassan, et aux sons d'une riche symphonie qui se confond avec l'ambiance dorée de ce milieu béni.

Nous n'en finirions pas si nous entrions dans les salles de dessins et à la sculpture, laquelle d'ailleurs, est encore fort en désordre à l'heure de notre promenade, c'est-à-dire à la veille du vernissage. Les personnages gisent en tronçons, tête de ci, jambes de là. Je remarque pourtant une *Idole*, de Mme Herbert Word, qui rappelle un curieux chapitre du récit de l'expédition de Stanley.

GEORGE MALET.

“ Miracles ” laïques

Le marin, constamment menacé d'une mort violente et éprouvant chaque fois l'infinie faiblesse de l'être humain devant les forces formidables de la nature, sent la nécessité de se réfugier dans une foi qui le réconforte et le soutient.

Il est resté profondément croyant et puise, dans sa dévotion, l'énergie nécessaire pour affronter les dangers sans cesse renaissants.

Il en est ainsi pour tous les hommes qui ont lieu de craindre les catastrophes imminentes : il est facile de narguer le « ciel vide » quand l'on a les pieds au chaud sur de bons chenets, devant un feu clair de cheminée. C'est moins facile quand le grisou broie les parois de la mine et qu'on est dessous, quand l'effroyable frisson du sol secoue les fondements des édifices et abat avec fracas les palais les plus solides, ou encore quand le cratère voisin vomit des torrents de lave, lance des cendres brûlantes et des rochers en fusion — tels des bolides — à 4.000 mètres dans l'espace.

C'est pourquoi les mineurs de Courrières qui avaient probablement oublié depuis longtemps le chemin de l'église, firent vœu de se rendre à Lourdes en pèlerinage s'ils échappaient au sort terrible dont nul secours humain ne pouvait les préserver.

C'est pourquoi, à San-Francisco, les églises et les temples se remplirent de gens épouvantés dès que les maisons à vingt étages commençaient à s'aplatir comme des châteaux de cartes.

Ces pourquoi les populations avoisinant les volcans, comme celles avoisinant l'océan, font preuve d'une touchante et sincère piété.

Naples, le foyer cependant du carbonarisme, a un culte pour saint Janvier. Boscotrecase tient sainte Anne pour la protectrice née de la cité ; Torre-Annun-

ziata a Notre-Dame-des-Neiges, sa patronne, qu'il implore contre les dangers.

La dernière éruption du Vésuve a donné lieu à des scènes de foi impressionnantes que notre confrère l'*Eclair* raconte en ces termes :

A BOSCOTRECASE. — *La patronne du village*

Au moment où j'arrive de nouveau devant l'église qui menace ruine, la population, dont une partie est déjà revenue, en retire la statue de sainte Anne. Sainte Anne est la patronne de Boscotrecase. Quand l'éruption s'est produite, on l'a apportée au-devant du fléau, dans l'espoir qu'elle l'arrêterait. La lave n'avançant que de dix mètres à la minute, les porteurs reculaient à mesure, devant elle, la sainte. Mais, quand le feu, poursuivant sa marche, il a été bien démontré que sainte Anne se refusait à remplir son rôle de protectrice, on l'a rapportée à l'église et on s'est enfui. Maintenant, on la transporte dans un lieu plus sûr. Des hommes la portent couchée sur leurs épaules. Dans la première rue, on la remet sur pied et on fait sa toilette, essuyant délicatement la poussière qui la recouvre.

La foule s'est amassée autour. Des femmes se précipitent vers elle. De grosses larmes roulent sur leurs joues. Ouvrant alternativement les bras et joignant les mains en un geste de supplication et de reproche, elles crient vers elle, en gémissant : « Tu ne nous a pas protégés, tu as laissé écraser ta ville, tu as permis cette ruine. Pourquoi, pourquoi as-tu fait cela? » Les enfants, les yeux fixés sur leurs mères, pleurent aussi. C'est une grande émulation de plaintes et de larmes. Tout le monde gémit et sanglote. Mon guide me raconte qu'au premier moment du retour, la colère l'emportant sur tout autre sentiment, on a giflé la sainte.

Et vraiment, pour tous ces êtres que je vois là, bouleversés et implorants, cette statue n'est pas un morceau de bois barbarement peint, mais un être de chair et de sang que l'on peut battre aussi bien que supplier.

A TORRE ANNUNZIATA, — *Cortège d'action de grâces*

N'ayant plus rien à voir à Boscotrecase, j'ai rejoint ma voiture et je suis rentré à Torre-Annunziata. Un spectacle tout différent m'y attendait. La lave s'étant arrêtée au bord même des premières maisons, la population exprime sa reconnaissance à la patronne de la ville, Notre-Dame de la Neige. Dans la principale rue, je rencontre un grand cortège. En tête des bambins dont certains n'ont pas plus de quatre ans. Ensuite des jeunes filles, puis des femmes. Au milieu, de grands crucifix portés à bout de bras. Tout ce monde marche par rangs d'une demi-douzaine, en se tenant par la main.

Les jeunes filles très belles, et les femmes plus âgées, décrépites et tragiquement laides — tant le visage humain passe rapidement, ici, d'un extrême à l'autre, — ont dénoué leurs chevelures qui tombent sur leurs poitrines et sur leurs épaules. Et tous chantent à pleine gorge, les garçons d'abord, d'un timbre délicieusement clair; les femmes ensuite, d'une voix plus charnelle ; tous avec une conviction et un entrain infiniment touchants. Sur les flancs de la colonne, des quêteuses tendent des plats où s'amoncellent les sous.

Tournez-vous de grâce...

Certains libres-penseurs qui s'imaginent que penser librement consiste surtout à vitupérer les croyances d'autrui, ont cru spirituel de tourner en ridicule ces scènes si émouvantes en elles-mêmes.

Une feuille du bloc, qui, du haut de son esprit libéré, parle des vaines superstitions, fait pleuvoir sur ces dévots napolitains un flot d'aigres ironies. « Qu'on est fier, dit-elle, quand on voit toute une population crier au miracle, d'appartenir à un peuple à qui la Révolution a enseigné, avec la libre-pensée, ce que valent les faux prodiges et les prétendus miracles ? »

Soyez assuré que le blocard qui a écrit cela, quand viendra l'heure de « sauter le pas », comme ils disent, fera comme tant d'autres de ses coreligionnaires et demandera instamment un prêtre. Dam ! on ne sait pas ce qu'il y a de l'autre côté... »

Notre confrère Georges Montorgueil, commentant cette ineptie, y répond par un document savoureux où les Grands Ancêtres, après avoir aboli les « superstitions » des pères, décrétèrent purement, simplement et légalement un miracle laïque.

Voici la pièce :

LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ OU LA MORT

A Valenciennes, le 13 nivôse, l'an 3 de la République française, une et indivisible

Les représentants du peuple, près les armées du Nord, de Sambre-et-Meuse et départements frontières.

Vu la pétition de la citoyenne Madeleine Bouché, épouse de J.-B. Mercier, volontaire au 1er bataillon du Nord, chargée de plusieurs enfants, qui n'échappa qu'avec beaucoup de peine à la férocité des Autrichiens, lors du premier siège de Valenciennes, laquelle vient d'accoucher à Landrecies d'une fille, portant sous le sein gauche le bonnet de la Liberté, en couleur et en relief, dont la pétition nous a été envoyée par le Comité de Salut Public;

Vu le rapport du général divisionnaire Jacob, qui a été par nous chargé de vérifier ce dernier fait :

Considérant qu'il résulte du rapport du général Jacob qu'il est constant que la fille dont vient d'accoucher la citoyenne Mercier porte, sous le sein gauche, le bonnet de la Liberté, en couleur et en relief ;

Considérant que le peuple français n'a brisé ses antiques idoles que pour mieux honorer les vertus ; que le jour de la Liberté, en dissipant les ténèbres mensongères de fanatisme rend tout leur éclat aux œuvres de la Nature, qui s'est plu pendant le cours de notre Révolution à nous prodiguer ses bienfaits ; que si les miracles inventés par l'imposture sacerdotale étaient accueillis par l'ignorance et la sottise, il n'appartient qu'aux esprits éclairés et à la raison d'observer attentivement les prodiges variés du moteur secret de l'univers ;

Considérant que le phénomène, dont la fille de la citoyenne Mercier offre le premier exemple, prouve non seulement que la nature aime à marquer de son sceau le règne de l'indépendance, mais encore atteste l'attachement intime que la mère de cette enfant porte aux signes sacrés de la Liberté,

Arrêtent que sur le vu du présent arrêté, le receveur du district du Quesnoy payera à la citoyenne Mercier la somme de quatre cents livres, à titre de secours provisoire.

Arrêtent, en outre, que le présent arrêté sera adressé aux Comités de Salut public et d'instruction publique de la Convention Nationale.

Le présent arrêté sera imprimé et affiché.

Signé : Roger Ducos et J.-B. Lacoste.

Pour copie conforme : Grosley, *secrétaire.*

« La croix apparue à Constantin, dans le ciel, continue Montorgueil, c'est une grossière erreur ; mais le bonnet phrygien gravé sur le sein de la gamine à la

citoyenne Mercier, et disant, au nom de la Nature, à la Révolution : « Par ce signe, tu vaincras ! », cela ne saurait être mis hors de doute, sous peine d'incivisme.

« Et les citoyens de l'an III se le sont tenu pour dit, qui avaient brisé les vieux saints, pour honorer le sein de la petite Mercier ».

Combien sont-ils de nos jours, de Jocrisse à « honorer le sein de la petite Mercier », sous forme d'équerres, de triangles ou de tabliers aux broderies ridicules.

Ces gens-là (qui s'empressent aussi de toucher du fer dès qu'ils aperçoivent un prêtre pour conjurer le mauvais sort) s'imaginent, sans doute, être des esprits libérés quand ils tombent dans la superstition la plus imbécile... H. DE RAUVILLE.

LES RÉVOLUTIONS
LES GUERRES, LES CATASTROPHES
et les cataclysmes annoncés par les astres

En l'an 1185 de notre ère, tous les astrologues de l'Orient, et ils étaient nombreux, annoncèrent que la réunion d'un grand nombre de planètes dans le signe de la Balance provoquerait une grande tempête, que les arbres seraient arrachés et les montagnes ébranlées, en un mot, que la terre aurait à subir une épouvantable dévastation.

L'interprétation des présages était fausse, il n'y eut pas de tempête, mais le terrible mongol Gengis-Khan parcourut l'Asie à la tête de ses hordes sauvages, et sur son passage, plus terrible qu'un ouragan, amoncela les ruines et accumula les morts.

Tous les astrologues de ce temps-là avaient vu le mal, mais ils n'avaient pas su en déterminer la nature.

Le livre de l'avenir s'était ouvert devant eux, mais ils n'avaient pas su en déchiffrer clairement les caractères.

Au XIVe siècle, plus heureux que les astrologues orientaux, fut le célèbre cardinal Pierre d'Ailly, surnommé *l'aigle des docteurs de France*, *le marteau des hérétiques*.

Dans un de ses ouvrages intitulé *Concordantia astronomiæ cum théologia et concordantia cum historia* (Vienne 1490 et Venise 1594 in-8°), il disait que les révolutions, les chutes des empires et des religions, les grands cataclysmes coïncident avec certains aspects des planètes entre elles, et qu'il était possible de prévoir à l'avance les miracles et les prodiges, et au moyen de calculs astrologiques, il annonce 300 ans à l'avance la grande révolution de 1789. Au même siècle, l'astronome Müller, dit Régiomontanus, fit la même prédiction, pour la même époque en ces termes : « *Après mille ans accomplis* depuis l'enfantement de la Vierge, et que, de plus, *sept cents ans* se seront écoulés, la *quatre-vingt-huitième année* sera une année bien étonnante et entraînera avec elle de tristes destinées. Dans cette année, si toute la race perverse n'est pas frappée de mort, si la terre et la mer ne se précipent pas dans le néant, du moins tous les empires du monde seront bouleversés et il y aura de toutes parts un grand deuil » (1).

Pierre d'Ailly et Régiomontanus avaient bien interprété les présages, ils avaient lu dans le ciel les futurs événements qui y étaient écrits à l'avance, car tous les événements *inéluctables* sont clairement indiqués par les astres dans *leur forme générale*, mais les *particularités* sont souvent modifiées, c'est ce qui rend si difficile l'interprétation des thèmes astrologiques.

Les lecteurs de l'*Echo* qui voudront bien se donner la peine de revoir le numéro du 1er août 1905 et de lire l'article intitulé : « L'Eclipse de soleil du 30 août », verront que les catastrophes, les cataclysmes et les mouvements violents de l'esprit qui agitent divers pays, et surtout le nôtre, ont été annoncés d'après les positions des astres au moment de 'éclipse.

De l'article, j'extrais les passages suivants : « L'éclipse se produit dans un signe *Humain* et *Double*, ce qui indique qu'elle affectera les hommes et ceux qui les gouvernent, et, comme Mercure est maître du signe dans lequel l'éclipse se produit, qu'il s'y trouve en corps, maléficié par les aspects que nous avons signalés et qu'il gouverne les intelligences dans les conseils des peuples et des administrations, ces intelligences seront influencées malignement, car Saturne représente la plèbe, les sociétés turbulentes, etc. Mars représente la force, l'armée, la puissance, les chefs, il représente aussi les masses déchaînées, les principes anarchiques, et Saturne et Mars regardent maléfiquement Jupiter, qui représente les pouvoirs établis quels qu'ils soient, ainsi que les classes dirigeantes et celles qui possèdent. Jupiter étant en outre placé dans un signe où il est faible, ces présages indiquent que les pouvoirs auront à subir de rudes assauts. »

Plus loin nous trouvons encore :

« Le signe où se produit l'éclipse est également un signe de Terre et Septentrional, ce qui indique des *mouvements sismiques*. Saturne est dans un signe d'*eau* et agira sur cet élément pendant que Jupiter et Mars agiront sur l'*air* et le *feu*, ce qui occasionnera des *trombes*, des *cyclones*, etc. »

« Jupiter fait prévoir de grands errements dans l'exercice des pouvoirs avec toutes les conséquences désastreuses qui en résultent... Mars l'irascible, pousse à la colère, à l'indiscipline et à la violence ; il fait commettre des actes repréhensibles qui excitent les passions populaires et les déchaînent ; par l'aspect

(1) *Journal historique et littéraire*, 15 octobre 1687, page 283, ibid., 1er février 1792. p. 234.

dont il frappe Mercure, on voit que son action sera très mauvaise sur les esprits. »

La plus grande partie de ces présages généraux s'est réalisée.

En France, dans diverses régions, des trombes, des cyclones et des orages ont occasionné de grandes pertes. La catastrophe de Courrières est également due à la mise en action par Mars des éléments du feu

Au Japon, à diverses reprises, il y eut des tremblements de terre, des volcans s'allumèrent et ravagèrent des pays entiers. Dans l'Amérique du Sud, des trombes et des cyclones commirent des ravages énormes, et ces jours derniers, aux Etats-Unis, la ville de San-Francisco et les contrées voisines viennent d'être cruellement éprouvées par les tremblements de terre, et le feu a complété l'œuvre de destruction.

Aux îles, à Madagascar, les éléments détruisirent des contrées entières, semant la ruine et la mort.

Enfin, notre voisine l'Italie, a vu plusieurs fois son territoire ravagé par les feux volcaniques et les tremblements de terre.

La mauvaise influence des planètes maléfiques sur les esprits s'est particulièrement manifestée en France, au moment des inventaires, et elle continue à se manifester sous la forme des grèves qui ont éclaté sur divers points du pays et particulièrement dans le Nord, où le mouvement populaire a déjà causé des morts et quantité de blessés. Ces symptômes sont très menaçants, car ils indiquent que les revendications du peuple deviendront de jour en jour plus ardentes et finiront par tourner au tragique, car ainsi qu'on l'a vu plus haut, Jupiter, qui symbolise le pouvoir, est plutôt faible et frappé des mauvais aspects des maléfiques puissants.

Ces présages, d'ordre physique ou d'ordre spirituel, ne sont pas particuliers à la France seule, un grand nombre de pays seront affectés des mêmes maux ; car si, d'après les calculs, la durée des effets de l'éclipse doit être d'environ quatre ans, sans qu'il soit absolument possible de préciser l'époque où ces effets seront le plus violents, il est certain que les événements plus ou moins extraordinaires et violents qui se produiront dans certains pays, auront une influence considérable sur les pays voisins et que ceux-ci, à leur tour, ont de grandes chances de souffrir les mêmes maux, car Mercure, placé comme il est sous les rayons du soleil et maléficié par Saturne et Mars, est très turbulent, il modifie les états politiques et religieux ainsi que les lois ; en outre, son influence s'exerce aussi sur la température, qu'il rend extrêmement variable, et ceci se trouve pleinement vérifié par l'étrange hiver et le non moins étrange printemps que nous avons eus cette année.

VANKI.

GILLES DE BRETAGNE
ET
les pierres sonnantes du Guildo

Tout le monde a entendu parler des *pierres sonnantes* du Guildo.

C'est un amas de rochers gris et plats bizarrement disposés aux pieds d'une falaise, sur les berges de l'Arguenon et au bord de l'embouchure de cette petite rivière, en face des ruines du château historique du Guildo.

Quand la marée monte, le flux, brisé par la pointe de Saint-Jacut, se précipite en roulant obliquement et vient frapper avec violence ces pierres, qui rendent alors un son métallique particulier : elles *sonnent*, selon l'expression pittoresque des villageois du lieu.

Et, véritablement, elles sonnent ; car il ne s'agit pas d'un bruit quelconque ; elles émettent des notes d'une grande pureté, et quand le hasard de la ruée des vagues s'y prête, quand les chocs sont assez espacés pour ne pas confondre les sons, un véritable carillon de notes différentes s'égrène des pierres du Guildo.

Le villageois prête l'oreille alors, il essaie de distinguer « l'air » que chante l'orgue marin ; tantôt il s'imagine percevoir le *Magnificat*, d'autres fois c'est le *Te Deum*, parfois aussi le *De Profundis*. Alors, il se signe, prend son chapelet et récite une dizaine pour « Gilles de Bretagne et les pauvres trépassés ».

Il eût été surprenant que, dans un pays comme la Bretagne, quelque légende n'ait pas fleuri autour des pierres sonnantes du Guildo. Cette légende existe, elle est touchante, la voici :

Le vieux château du Guildo, dont les ruines attirent encore tant de touristes, a été le témoin d'un drame épouvantable.

C'est là que Gilles de Bretagne fut arrêté par ordre de son frère le duc François Ier, en 1446 ; c'est là qu'il fut ramené en 1450, qu'il souffrit la torture de la faim, fut empoisonné et finalement étranglé.

A la mort du duc Jean V de Bretagne, père de François et de Gilles, ce dernier fut mécontent de l'apanage, trop maigre à son gré, qui lui était dévolu. Il entra en pourparlers avec Henri VI d'Angleterre, le priant d'intercéder pour lui près de son frère. Celui-ci s'étant montré intransigeant, Gilles, dans un mouvement de révolte, commit la faute d'offrir à Henri VI de lui remettre les places confiées à sa garde.

La lettre tomba entre les mains de François, qui fit arrêter Gilles dans son château du Guildo et convoqua les états généraux du duché pour le juger.

Gilles fut acquitté, son offre n'ayant pas été suivie d'effet. Ses juges aussi se sentirent émus de pitié en

voyant son jeune âge et en considérant la gravité du châtiment réclamé contre lui

François, cependant, ne tint pas compte de la décision des Etats. Il garda Gilles prisonnier et après l'avoir traîné de château-fort en château-fort, il le fit ramener au Guildo.

C'est là que Gilles passa de longues semaines d'affreuses tortures. Condamné à mourir de faim, il résista longtemps, si longtemps que François donna ordre de l'empoisonner. Le poison n'ayant pas produit son effet, il fut finalement étranglé, comme nous l'avons dit.

C'est ce dernier séjour de Gilles au Guildo qui a donné naissance à la légende des pierres sonnantes.

On raconte dans les chaumières, que, au cours de sa détention, toutes les fois qu'à la marée montante, les pêcheurs venaient jeter leurs filets près des murs du Guildo, Gilles chantait des cantiques pour appeler leur attention et leur demander de venir le délivrer. Les pierres mystérieuses ont recueilli ses sanglots et les répètent à la marée montante, c'est-à dire à l'heure même où il appelait au secours.

Et quand les pierres du Guildo « sonnent », les bonnes gens du pays croient que c'est l'âme de Gilles de Bretagne qui crie sa souffrance et implore du secours.

H. DE RAUVILLE.

Les Tremblements de Terre

LA GUERRE PROCHAINE

M. Timothée m'a adressé dans l'*Echo du Merveilleux* du 15 avril une observation qui était fondée. Toutefois, les mots « terre trembler », placés après la catastrophe de Courrières, correspondent si bien à l'éruption du Vésuve et au désastre de San-Francisco, *survenus depuis la publication de mon article*, ainsi qu'aux éventualités de la journée du 1er mai, que je demande à les retenir au profit du récit en cours sans pour cela les distraire des faits interprétés par l'abbé Torné de la mort du Prince Impérial. Ce rapprochement d'événements appartenant à deux époques différentes est tout à fait dans la manière de Nostradamus.

Votre correspondant exprime le souhait que j'éclaircisse la question récemment posée par le Dr L. C. : Que faut-il penser de la guerre prochaine ?

Sans prétendre pleinement le satisfaire, je signalerai du moins, comme document utile à consulter sur ce point, une partie de la lettre à Henri II que ne mentionnent pas les recueils de prophéties et que M. de Novaye n'a pas non plus reproduite dans son livre, pourtant si complet, intitulé : *Demain ..?* C'est un des rares passages de cette épître qui restent encore à réaliser, et tout indique que nous touchons aux événements qui y sont annoncés. Ils ne concordent malheureusement que trop bien avec les fâcheux pronostics qu'émet votre collaborateur Nébo, dans son article du 15 janvier dernier.

Il s'agit évidemment ici d'une guerre civile plus que d'une guerre étrangère ; mais la plupart des prédictions affirment que c'est de la sorte que la guerre générale commencera, et il faut savoir, ou se rappeler, que la lettre à Henri II est un commentaire des faits historiques au point de vue religieux.

Voici le texte de Nostradamus :

« La persécution des gens ecclésiastiques prendra son origine par la puissance des Roys Aquilonaires les unis avec les Orientaux.

« Et cette persécution durera onze ans, quelque peu moins, que par lors défaillira le principal Roy Aquilonaire.

« Lesquels ans accomplis surviendra son uny Méridional, qui persécutera encore plus fort les gens d'église, par la séduction apostatique d'un qui tiendra toute puissance absoluë à l'église militaire.

« Et le sainct peuple de Dieu, observateur de sa loy, et tout ordre de religion sera grandement persécuté et affligé tellement que le sang des vrais ecclésiastiques nagera partout, et un des horribles ROYS TEMPORELS, par ses adhérans lui seront données telles louanges, qu'il aura plus répandu de sang humain des INNOCENS ecclésiastiques, que nul ne saurait avoir de vin : et iceluy Roy commettra des forfaits envers l'Eglise incroyables, coulera le sang humain par les rues publiques, et les temples, comme l'eau par pluye impétueuse, et rougiront de sang les plus prochains fleuves et par autre guerre navale rougira la mer, que le rapport d'un Roy à l'autre lui sera dit : *Bellis rubuit navalibus æquor*.

« Puis dans la même année et les suivantes s'en ensuivra la plus horrible pestilence, et si grande tribulation que jamais soit advenuë telle depuis la première fondation de l'Eglise chrestienne, et par toutes les régions latines, demeurant par les vestiges en aucune contrée des Espaignes.

« Pour lors, le tiers Roy Aquilonaire entendant la plainte du peuple de son principal tiltre, dressera si grande armée, et passera par les détroits de ses derniers avites et bisaïeuls, qui remettra la pluspart en son état, et le grand vicaire de la Cape sera remis en son pristire état. »

L'expression « Roys Aquilonaires » désigne peut-être des législateurs souverains, investis du pouvoir en France, puisque « le tiers Roy Aquilonaire » sera un Français ; « l'uny Méridional » pourrait être un de ces présidents de la République, originaires du

Midi, dont Drumont, de main de maître, crayonnait naguère le portrait; enfin, « la puissance des Roys Aquilonaires les unis avec les Orientaux » semble indiquer le temps et les circonstances de l'alliance franco-russe.

J'encourrais certainement encore une fois les judicieuses critiques de M. Timothée si je voulais pousser plus loin mes essais d'interprétation anticipée.

ELYSÉE DU VIGNOIS.

22 avril 1906.

DEUX EXTRAITS DES MÉMOIRES DE LA BARONNE DE BLOOMFIELD

LA DAME NOIRE EN BAVIÈRE

Nous visitâmes Aschaffenburg, où il y a un très beau palais appartenant au roi de Bavière. La princesse de Reuss nous raconta l'étrange histoire que voici, à propos de sa tante, feu la reine Thérèse de Bavière. Il paraît que dans la famille royale de Bavière, il y a une tradition sur l'apparition d'une certaine Dame noire avant chaque décès dans la famille, tout comme dans la famille royale de Prusse, il apparaît une Dame blanche.

Un soir, la veille de son départ pour Munich, la reine Thérèse se tenait avec son frère, lorsque sa dame d'honneur entra dans la pièce où elle se trouvait et demanda si Sa Majesté avait l'intention de recevoir quelqu'un, parce qu'il y avait une dame qui attendait dans l'antichambre.

La reine, fort étonnée, répondit qu'elle n'attendait personne ce soir-là, d'autant plus que, devant partir très tôt le lendemain matin, elle désirait se coucher de bonne heure pour avoir le temps de se reposer, puis Sa Majesté pria son frère d'aller voir ce que désirait la dame en question. En entrant dans l'antichambre, il vit une femme en noir assise, mais, quand il approcha, elle disparut, et il revint auprès de la reine en disant : « C'est fort extraordinaire, mais cela doit être la Dame noire. »

Le lendemain matin, à 6 heures, la reine partit pour Munich, et en quittant le palais elle dit à son chapelain qu'elle avait laissé, sur son bureau, plusieurs pétitions dont elle désirait qu'il s'occupât. Aussitôt que la voiture fut partie il alla chercher les papiers et là, près de la table, se tenait debout, la même femme en noire.

Dans la soirée, après que le gardien du château et sa femme se furent retirés pour se coucher, ils furent étonnés d'entendre sonner la grosse cloche du carillon du château. La clé du clocher était, comme d'habitude, pendue dans leur chambre. Ils prirent note de l'heure qu'il était, et au même moment exactement, la reine Thérèse mourait à Munich, du choléra qui l'avait saisie dès son arrivée dans la ville et emportée en quelques heures.

Le 8 octobre 1846.

APPARITION POSTHUME

Le comte et la comtesse M... habitaient la maison S..., sur le grand quai à Saint-Pétersbourg, mais comme ils n'étaient pas riches, ils n'y avaient qu'un appartement, et une porte du boudoir de la comtesse était murée, ce qui séparait cette pièce du reste de la maison, tout en la laissant en communication avec le salon.

Un soir que le comte et la comtesse se tenaient dans le salon, ils furent fort surpris de voir un valet de pied traverser le boudoir. Le comte se leva pour voir ce que c'était, et, en entrant dans le boudoir, il vit la même personne disparaître derrière la porte murée; il regarda derrière la portière et n'y trouva plus trace du valet.

Quelques jours après, le comté dîna chez la grande duchesse Hélène et y retrouva un de ses vieux amis, le prince de Wurtemberg, frère de la grande duchesse.

Le prince parut très heureux de le revoir et lui demanda où il habitait, afin qu'il pût aller rendre visite à la comtesse. Le comte répondit qu'ils avaient un appartement à la maison S..., sur quoi le prince fit la remarque qu'il avait été dans cette maison quelques années auparavant à propos d'une triste affaire; pour identifier le cadavre d'un valet de pied polonais qui s'était pendu dans l'embrasure d'une porte.

Mon mari se rappelait parfaitement cette affaire, mais le comte et la comtesse n'en étaient point instruits quand ils virent l'apparition.

Saint-Pétersbourg, le 26 novembre 1850.

LES ÉVÉNEMENTS PROCHAINS

d'après Mlle COUÉDON.

Grenoble, avril 1906.

MONSIEUR MERY,

On ne parle plus de Mademoiselle Couédon ; elle a voulu se retirer des choses de ce monde après s'en être beaucoup occupée, il y a quelques années ; mais ses prédictions sont restées. J'en ai conservé quelques-unes parues dans différents journaux. Je viens de les parcourir, et il me semble que certaines sont

tout à fait en rapport avec les événements actuels.
Je relève dans la *Gazette de France* du 16 juin 1897 :

La France est en danger,
Il lui faudra payer
Toutes ses erreurs passées.
O France tu vas pleurer !

Dans l'*Autorité* du 2 août 1897 :

Un va comme succéder
A celui que vous voyez
Mais ne fera que passer ;
Alors une loi sera votée
Et vous serez terrifiés.
J'en vois se révolter
Les esprits sont brouillés,
Des couteaux vont s'élever.
Quand la mort va frapper.
Les cloîtres vont regorger.

Le changement des deux Présidents, qui a eu lieu dernièrement, est indiqué par les premières lignes Le second ne sera Président que pour peu de temps. La *loi votée*, est celle de la Séparation de l'Eglise et de l'Etat. Les attentats contre les Eglises, les révoltes des catholiques français, la guerre civile qui en est la suite, les gens blessés, tués, les emprisonnements : c'est l'énumération des faits présents, très clairement indiqués dans les sept dernières lignes.

Dans la *Libre Parole* du 18 février 1898 :

Celui que je vois monter
Il ne va pas durer.
Quand la France sera en danger,
Ne pouvant la sauver
A bas il sera jeté.

La guerre civile, peut-être la guerre étrangère, expliquent ce danger de la France, et la chute du Président en serait la conséquence ; c'est fort possible.

Enfin, dans le *Gaulois* du 4 novembre 1898, on trouve ceci :

Quand la terre va trembler
Ce n'est pas éloigné,
Trois nations se rassembler
Et la guerre éclater.
Des maux vont frapper
La guerre déchaînée.

. . . .

Je vois d'un autre côté
Une nation armée
Qui est près d'arriver
Mais qui ne peut entrer.
Elle voudrait s'implanter.
Je vois les aigles déployées,
Les armes sont graissées...
Je vois cette nation se remuer
Et la guerre déclarée.

. . . .

L'Angleterre a poussé
A la guerre que vous voyez ;
Sa flotte est bien armée
Mais la mer s'agiter
Des vaisseaux vont couler

. . . .

Vous êtes en danger
Une guerre déclarée
L'Europe va s'embrouiller
Et le sang va couler.

. . . .

Je vois une guerre enragée.
Toutes vos flottes vont aller
Dans un port. . . . . . .
Je vois les navires rangés
Et les pavillons flotter.
Ce n'est pas éloigné. . .
Puis d'un autre côté
Une guerre déclarée;
L'Europe sera incendiée,
Je vois le sang ruisseler.
Les drapeaux vont s'élever
J'en vois de l'étranger.
Il vous sera donné
Il ne faudra pas vous y attacher
Car il vous sera enlevé.

Le tremblement de terre de la Calabre, qui est encore bien récent et qui a été terrible, celui de San-Francisco sont peut-être la justification de la première ligne.

La nation armée qui veut s'implanter, *ses aigles déployées*, *l'Allemagne* est clairement désignée dans ces passages. Les armes *graissées* rappellent ce que disait Guillaume II, dans un de ses derniers discours, qu'il prodigue si volontiers : il faut « avoir sa poudre sèche et ses armes aiguisées. »

Tous ces pronostics sont peu rassurants. Quand on voit dans quel état notre pauvre pays se trouve en ce moment, l'angoisse vous étreint le cœur, et l'on maudit ceux qui lui font tant de mal !

Veuillez recevoir, Monsieur Mery, l'expression de mes sentiments fort distingués.

Une abonnée du Dauphiné.

LES APPARITIONS
des défunts au lit de mort

M. Ernest Bozzano publie dans les *Annales des Sciences psychiques* une fort curieuse étude sur les apparitions des défunts au lit de mort. Il classe ces phénomènes en six catégories différentes. Une des plus intéressantes est certainement celle des cas dans lesquels d'autres personnes que le mourant, et collectivement avec lui, perçoivent le même fantôme.

Voici ce que M. Bozzano écrit au sujet de cette catégorie.

Ces cas, bien qu'en apparence d'un caractère plus sensationnel que les autres, sont pour la plupart facilement explicables par l'hypothèse télépathique, puisque la circonstance de l'identité de l'apparition perçue par d'autres personnes en même temps que le mourant peut être attribuée au fait que ce dernier aurait servi d'agent transmetteur d'une forme hallucinatoire qui s'est produite dans son esprit, hypothèse qui peut être appliquée aussi bien aux cas dans lesquels le phénomène se produit en présence du mourant comme lorsqu'il se produit à distance.

Parmi ces cas, on en trouve qui laissent dans l'incertitude relativement à une circonstance intéressante, c'est-à-dire si dans une apparition donnée de fantôme perçue par un mourant, et la même perception éprouvée par d'autres personnes, il y a eu une coïncidence, ou bien une succession dans le temps. Dans le premier cas, le fait ne s'éloignerait pas de l'ordre des phénomènes télépathiques normaux ; dans le deuxième, il aurait parfois une haute signification théorique. Malheureusement la tâche de distinguer les causes par une méthode rigoureusement scientifique est parfois si difficile, qu'on n'en est pas encouragé à affronter des argumentations de cette espèce.

Dans les trois cas que nous allons soumettre aux lecteurs, se trouvent représentés les principaux traits caractéristiques de la catégorie de phénomènes dont nous nous occupons. Je n'en reproduis que les passages nécessaires à la compréhension des différents arguments en renvoyant pour les informations ultérieures aux volumes des *Proceedings* dont je les ai tirés.

Ier Cas. — « Au mois de novembre 1864, je fus appelé à Brighton, où ma tante Mrs. Harriet Fearson était gravement malade... Sa chambre avait trois fenêtres, et était placée au-dessus du salon. Je dormais avec Mme Coppinger dans la chambre à côté. D'habitude, l'une de nous passait la nuit au chevet de la malade. Dans la nuit du 22 décembre 1864, celle-ci était pourtant veillée par Mrs. John Pearson, pendant que nous reposions. Les locaux étaient éclairés, et la porte qui donnait sur la chambre de la malade était ouverte. Entre une heure et deux du matin, et à un moment où Mrs. Coppinger et moi nous étions toutes deux réveillées, parce que l'anxiété nous faisait percevoir le plus léger bruit venant de l'autre chambre, se produisit un incident qui nous a fort impressionnées. Nous aperçûmes toutes les deux une figure de femme petite, enveloppée dans un vieux châle, avec un chapeau démodé sur la tête, et une perruque ornée de trois rangs de boucles ; l'apparition avait dépassé le seuil de la porte qui séparait les deux chambres, et était entrée dans celle de la malade. Mrs. Coppinger, s'adressant à moi, s'était écriée : « Emma, as-tu vu ? Lève-toi ; c'est la tante Anna ! » (C'était une sœur trépassée de la malade.) — Je répondis aussitôt : « Oui, oui, c'était bien la tante Anna ; c'est un bien triste présage ; la tante Harriet mourra dans le courant de la journée. » — Nous descendîmes toutes les deux du lit ; à ce moment, Mrs. John Pearson se précipita dans notre chambre en disant à son tour : « C'était bien la tante Anna ; où est-elle allée ? » — Pour la calmer, je dis : « C'était probablement Elisa qui est descendue voir comment se porte sa maîtresse. » — Sur quoi, Mrs Coppinger monta en courant l'étage supérieur, où elle trouva Elisa profondément endormie ; elle la réveilla et la fit habiller ; on fouilla toutes les chambres, mais en vain... La tante Harriet mourut le soir de ce jour même, et avant de mourir elle nous raconta avoir vu sa sœur qui était venue l'appeler. (*Signé :* Emma ; M. Pearson ; Elisa Quinton. *Proceedings of the S. P. R.*, vol. VI, p. 21). »

IIe Cas. — Ce cas a été communiqué à la *Society for P. R.* par le professeur W. C. Crosby, l'un de ses membres :

« Mrs. Caroline Rogers, âgée de soixante-douze ans, veuve de deux maris, dont le premier, M. Tisdale, était mort trente-cinq ans avant, vécut, durant les derniers vingt-cinq ans de son existence, à Roslindale (Mass., Etats Unis), Ashland Street. Après la mort de son dernier fils, qui eut lieu il y a quelques années, elle vécut constamment seule. Dans les premiers jours de mars de cette année, elle fut frappée de paralysie, et après une maladie de six semaines environ, elle expira dans l'après-midi du mardi 15 avril.

« Mrs. Mary Wilson, de profession garde-malade, âgée de quarante-cinq ans, assista Mrs. Rogers durant toute sa maladie, et resta presque sans interruption à son chevet jusqu'à sa mort. Jamais avant cette époque elle n'avait vu Mrs. Rogers, et elle ignorait tout ce qui se rapportait à son existence ultérieure. La malade causait fréquemment avec elle, ainsi qu'avec d'autres personnes, de son second mari, M. Rogers, et de ses fils, en exprimant l'espoir de les revoir un jour.

« Dans l'après-midi du 14 avril, Mrs. Rogers tomba dans un état d'inconscience, dans lequel elle resta jusqu'à la mort, qui eut lieu vingt-quatre heures après... Mrs. Wilson était épuisée par les veilles prolongées ; comme elle s'attendait à assister d'un instant à l'autre à la mort de la malade, elle était naturellement nerveuse et inquiète, d'autant plus que Mrs. Rogers lui avait dit souvent avoir aperçu autour d'elle les fantômes de ses chers trépassés. Elle éprouvait en même temps un sentiment étrange, comme si elle attendait une visite d'outre-tombe. Entre deux et trois heures du matin — alors que sa fille dormait, et qu'elle était étendue, éveillée, sur un canapé — il arriva à Mrs. Wilson de tourner par hasard le regard vers la porte qui donnait sur l'autre chambre ; elle aperçut sur le seuil la figure droite d'un homme de taille moyenne, d'un aspect prospère, avec de larges épaules qu'il portait un peu renversées en arrière. Il avait la tête découverte : les cheveux et la barbe étaient d'une couleur rouge foncé ; il portait un pardessus sombre, et déboutonné ; l'expression de son visage était grave, ni trop dur ni trop aimable. Il semblait regarder fixement parfois Mrs. Wilson, parfois Mrs. Rogers, en restant dans une immobilité absolue. Mrs. Wilson crut naturellement se trouver en présence d'une personne vivante, ce qui fait qu'elle ne pouvait se rendre compte de la manière dont elle avait pu s'introduire dans la maison. Ensuite, voyant qu'il continuait à demeurer immobile comme une statue, elle commença à soupçonner qu'il

s'agissait de quelque chose d'anormal; inquiète, elle tourna la tête d'un autre côté, en appelant à haute voix sa fille pour la réveiller. Quelques instants après, elle recommença à regarder dans cette direction, mais tout avait disparu. Aussi bien l'apparition du fantôme que la disparition, tout s'était produit sans bruit. Pendant ce temps, Mrs. Rogers était restée absolument tranquille, probablement plongée dans le même état d'inconscience dans lequel elle se trouvait depuis plusieurs heures. La chambre vers laquelle donnait la porte n'était pas éclairée ; Mrs. Wilson ne fut donc pas à même de constater si l'apparition était transparente. Elle se rendit quelques instants après dans cette chambre et dans l'autre pièce de l'appartement ; aussitôt le jour venu, elle descendit à l'étage inférieur, et elle trouva toutes les portes fermées à clef ; tout était à sa place.

« Dans cette même matinée, Mrs. Hildreth, nièce de la malade, qui habitait non loin de là, et qui vivait depuis de longues années dans une grande familiarité avec sa tante, alla la visiter. Mrs. Wilson en profita pour lui faire le récit de ce qui s'était passé, en lui demandant si l'apparition qu'elle avait vue ne ressemblait pas à feu M. Rogers. Mrs. Hildreth répondit négativement (d'autres personnes qui connurent M. Rogers firent ensuite la même déclaration). Leur conversation fut interrompue en ce moment ; mais quelques heures après, Mrs. Hildreth revint sur l'argument, et dit à Mrs. Wilson que la description qu'elle avait fait de l'apparition correspondait parfaitement avec l'aspect personnel de M. Tisdale, premier mari de Mrs. Rogers.

« Maintenant, il faut observer que Mrs. Rogers s'était établie à Roslindale après son second mariage ; que Mrs. Hildreth était la seule personne du pays qui eût connu M. Tisdale ; que chez Mrs. Rogers n'existaient point de portraits de lui ni un autre objet quelconque capable de faire connaître ses traits. — (*Signé :* MARY WILSON).

« Le récit qui précède constitue un compte rendu complet et soigné du fait arrivé à Mrs. Wilson, tel qu'il m'a été raconté par elle-même, le matin du 15 avril (*Signé :* MRS. P. E. HILDRETH, *Proceedings of the S. P. R.*, vol. VIII, pp. 229-231). »

Dans le cas que l'on vient de lire, il est à noter que, bien que la malade ait déclaré à plusieurs reprises avoir vu autour d'elle les fantômes de ses morts, il n'est pourtant pas vraisemblable qu'elle ait participé à la perception hallucinatoire de Mrs. Wilson, à raison de l'état comateux dans lequel elle se trouvait depuis de longues heures, et où elle resta jusqu'à la mort. Tout porte donc à supposer que l'hallucination n'a pas été collective et simultanée, et que la vision de Mrs. Wilson a été entièrement indépendante.

Point n'est permis d'aller plus loin dans ces suppositions, le degré d'inconscience dans lequel se trouvait à ce moment la malade n'étant pas prouvé ; on ne peut pas, en effet, écarter complètement le doute qu'elle conservait un restant de conscience suffisant à déterminer un phénomène d'hallucination subjective, transmissible télépathiquement à une tierce personne.

III[e] CAS. — J'extrais ce récit, ainsi que les autres, des *Proceedings of the S. P. R.*, vol. X, p. 372. Il a été fait à la même Société par Mrs. B..., une dame connue par M. Podmore. En parlant de la mort de sa mère, elle raconte, entre autres choses, ce qui suit :

« ... Ma plus jeune sœur, maintenant défunte, vint, appelée au lit de mort de ma mère, et quitta le Devonshire, où elle séjournait auprès d'une famille amie, pour accourir à la maison. Une fois arrivée, aussitôt qu'elle fut entrée dans la salle, elle s'arrêta épouvantée, en criant avoir vu le fantôme de la « marraine », assise à côté du feu, à la place habituelle de notre mère. La « marraine » était morte vers la fin de l'année 1852. Elle avait été la gouvernante de notre mère, et presque sa nourrice ; elle avait vécu avec elle pendant toute la durée de sa vie conjugale, avait été marraine de sa première fille, et lorsque notre père vint à mourir, elle s'était engagée à le remplacer le plus possible, dans l'intention d'éviter à notre mère toutes sortes de préoccupations, — ce qu'elle accomplit du reste noblement jusqu'à sa mort.

« Au cri de X..., mon autre sœur accourut dans la salle, et put se rendre compte de ce qui était arrivé ; elle aussi put voir le fantôme absolument dans la même position où X... l'avait trouvé. — Plus tard, il fut aperçu à côté du lit de ma mère ; puis assis sur le bord du lit même. Mes deux sœurs et ma vieille domestique virent ensemble ce fantôme. L'apparition était la reproduction parlante de ce que fut la « marraine » pendant sa vie, — exception faite pour le vêtement gris qu'elle portait, vu qu'elle avait l'habitude — si je me souviens bien — de ne se vêtir que de noir. Ma mère aussi aperçut la « marraine » ; et se retournant de son côté, elle s'écria : « Marie ! » ce qui était justement le nom de la défunte. »

Aussi, dans ce dernier cas, il y a de fortes présomptions en faveur de l'indépendance complète du fantôme perçu pour la première fois par les deux sœurs. Seulement, pour avoir la certitude qu'il s'agissait effectivement de phénomènes non simultanés, il aurait été nécessaire qu'au moment où se produisait la première manifestation, quelqu'un eût songé à questionner à ce sujet la malade, — ce qui n'eut pas lieu.

LES Prédictions de l'OLD MOORE

MAI 1906

La gravure de ce mois représente une réunion de l'Armée du Salut. Sur une estrade, un individu gesticule ; auprès de lui un bouc semble faire écho à ses cris, tandis qu'un homme et une femme à genoux lèvent les bras au ciel.

Sur la place, devant l'estrade, une foule en délire s'agite dans les attitudes les plus baroques.

Un peu plus loin, les policemen emportent des hystériques vers un asile d'aliénés.

Voici la prophétie :

Le prétendu réveil religieux de l'année dernière sera encore présent à la pensée des lecteurs d'*Old Moore*, et le tableau présenté pour le mois de mai les aidera à le fixer dans leur mémoire.

Le Prophète ne songe pas un seul instant à jeter de l'eau froide sur toute sérieuse tentative dans le sens de meilleures aspirations vers les choses spirituelles ; mais ces manifestations hystériques d'enthousiasme religieux sont destinées à faire, en définitive, plus de

mal que de bien — et, dans une large mesure, aideront à remplir nos asiles d'aliénés.

Il semble que la comédie va recommencer de plus belle, mais *Old Moore* avertit ses amis de prendre garde à ne pas se ruer follement à ces exercices de chant d'hymnes en plein air sans songer à quoi tout cela peut les conduire.

Vers le milieu de ce mois, nous pourrons apprendre l'arrivée d'un mystérieux visiteur sur nos rives. Il fera d'abord partie de la communauté nihiliste, et pendant un temps on perdra entièrement ses traces.

Brusquement, il réapparaîtra et fera sa rentrée par des conférences sur cette question vitale : la population décroissante. Il serait bon que nos femmes tiennent compte de ses exhortations.

La tranquillité avec laquelle les gens considèrent le gaspillage des fonds publics par les conseils locaux de gouvernement, finira par se changer en un sérieux mécontentement.

Les dépenses considérables, dont la conséquence est l'élévation des impôts, rendront les gens hostiles à la loi, et beaucoup de propriétaires préféreront aller en prison que de se soumettre à des impôts extravagants.

Un grand nombre de sociétés se feront coter en bourse pendant la première partie de 1906 et notamment en mai.

Nous apprendrons de Paris un crime honteux, et c'est avec regret que le prophète annonce que des Anglais seront directement impliqués dans cette abomination.

Le temps en mai sera orageux.

MÉDIUMS ET VOYANTS

MADAME KAVILLE ET L'INTUITION CARTOLOGIQUE

Plusieurs fois déjà il m'a été permis de mentionner ici même le don si particulier de Mme Kaville, ses étonnantes prédictions, comme aussi l'efficacité des talismans dont elle a une collection si complète et qui lui ont fait une si légitime notoriété. En effet, j'estimais remplir un devoir de justice et de gratitude en rendant hommage à la clairvoyance de sa télépathie cartologique.

Aujourd'hui, pour bien mettre en relief la netteté de ses intuitions, je voudrais en citer deux exemples tout récents, très curieux, que je tiens de source aussi directe que certaine.

Le premier m'a été confié par un de mes amis parisiens, que je rencontrais naguère dans un coquet village de la Côte d'Azur.

Sur mon conseil, cet homme du monde qui avait une préoccupation, était allé voir l'extraordinaire voyant télépathique dont parlait un de mes articles, au premier octobre dernier. Il sortit de chez lui absolument commotionné par l'imprévu de ce qu'on venait de lui prédire. N'en croyant pas ses propres oreilles, il crut devoir contrôler par un autre oracle celui qu'il venait de recueillir.

Aussi, sans plus tarder, il remonta dans sa voiture et s'en fut tout d'une traite chez Mme Kaville, au 187 de la rue de Grenelle.

Là, sa stupeur redoubla, quand la grande cartologue lui confirma, en termes presque identiques, la prophétie dont il était si profondément troublé et qu'il s'était naturellement bien gardé de lui communiquer. Alors il crut utile de faire une objection :

— Un *divorce* ! Mais ce n'est pas possible !...

— J'ignore si c'est possible ou impossible. Cependant le *divorce* est là. Il est indiqué par votre fluide, et les cartes l'indiquent aussi par leurs figures, leurs groupes, leurs combinaisons, sous toutes les formes ; et, — regardez-bien — ces indications viennent se placer d'elles-mêmes sous vos doigts dans tous les jeux nouveaux que vous essayez...

— Je n'ai pas à discuter votre art divinatoire ; mais j'ai peine à y ajouter foi ; car, enfin, je n'ai rien à me reprocher ; j'aime ma femme, et, depuis mon mariage, je me suis toujours conduit de la façon la plus régulière. Pourquoi, alors, demanderait-elle le divorce ?

— Mais ce n'est pas *elle* qui le demandera, c'est *vous* !

— Moi ! ah ! c'est trop fort ! D'autant plus fort que je n'ai contre elle aucun grief. Elle est bonne, elle est dévouée et, de plus, jolie au possible...

— Trop, peut-être, et vous n'êtes sans doute pas le seul à l'apprécier !

— Comment ? Que voulez-vous dire ? Est-ce que ?...

— Je ne dis rien. Je vous dis seulement : prenez garde et soyez fort. Il se prépare je ne sais quoi, un coup de théâtre qui sera pour vous toute une révélation et, par suite, un bouleversement de vos idées, de vos sentiments, comme de tout votre avenir.

— Est-ce que j'ai lieu de craindre dans le cercle de mes amis ?...

— Je ne dis pas non. Mais ce que je vois très clairement, c'est qu'un étranger ou un israélite doit jouer un rôle de félon dans cette affaire.

Le consultant se retira penaud, agité, et pourtant résolu à demeurer sceptique, en dépit de la désagréable prophétie.

Il commençait à l'oublier, lorsqu'un matin il reçut une lettre anonyme qui contenait sur sa femme, sa conduite, ses relations, des détails qui le firent bondir. Bien que cette lettre fût d'un lâche et d'un abominable traître, dans lequel il crut reconnaître le juif X..., de Paris, il lui était impossible de n'en pas tenir compte. Une surveillance fut établie qui épia les allées et venues de la malheureuse femme, et, un soir, la jolie coupable fut prise en flagrant délit d'infidélité, — dont constat fut dressé en bonne et due forme.

De fait, la procédure a suivi son cours, le divorce est effectué et les deux époux séparés sont très malheureux. Je sais bien que l'heure de l'expiation viendra pour le misérable, auteur de cette rupture, auquel, d'après l'oracle télépathique, un châtiment exemplaire est réservé parmi plusieurs drames qui doivent être la conséquence de ce fatal divorce. Les prédictions de Mme Kaville n'en sont pas moins un fait accompli.

Le deuxième fait est plus frappant encore.

Tout le monde a encore présente à la mémoire l'effroyable catastrophe de Courrières.

Or, il y a quelques mois, se présentait chez Mme Kaville une jeune fille, originaire de Lens, ayant d'ailleurs de nombreux parents dans les mines désormais trop célèbres.

Au moyen de ses savants procédés cartologiques Mme Kaville se mit en devoir de lui donner des indications sur l'avenir. Elle lui parlait de sa famille. Tout à coup elle s'arrêta, comme oppressée par une vision douloureuse et dit à la jeune visiteuse qu'elle hésitait à continuer, tant certains points lui apparaissaient tristes et pénibles à énoncer.

Sur les instances de la demoiselle très émue, la distinguée occultiste poursuivit et déclara voir comme une catastrophe *souterraine*, faite de *feu* et d'*eau*, où la jeune fille compterait plusieurs des siens parmi les victimes.

En effet, quelques semaines plus tard, survenait l'effroyable tragédie de Courrières, et Mlle X... avait la douleur de perdre plusieurs cousins dans l'horrible drame qui a secoué la France entière.

C'est au cours de mes recherches dans le domaine du Merveilleux que j'ai appris, par hasard, cette prophétie de Mme Kaville, si tristement réalisée, — et, bien entendu, je tiens le nom de la jeune fille à la disposition des lecteurs.

Des faits de cette nature sont fréquents dans les révélations de Mme Kaville; mais ceux-là suffiront aujourd'hui pour faire apprécier de plus en plus la précieuse clairvoyance dont elle est douée par le moyen de la cartologie fluidique. Ils ne feront qu'augmenter la confiance de tant de curieux qui, comme moi, n'ont eu qu'à se féliciter de ses lumières, de ses conseils et de sa constante amabilité.

Marquis DE KERNOY.

La Boîte aux Faits

UNE VOIX MYSTÉRIEUSE

L'année 1894, au mois de mai, nous eûmes la douleur de perdre un jeune cousin, que nous aimions beaucoup, et ce malheureux événement, arrivé dans des circonstances très tristes, nous laissa la plus pénible impression. Au mois d'août suivant, ma fille aînée, qui avait à cette époque-là dix-huit ans, se trouvait un jour dans un appartement qui est tout au bout de la maison, et qu'on nomme la bibliothèque. Les fenêtres étaient ouvertes, et il était impossible qu'il se produisît le moindre bruit au dehors sans qu'elle l'entendît. Tout auprès de là, se trouve une remise. Son frère et sa sœur étaient, à ce moment, assis tous deux sur un banc, dans le jardin, tout près de la maison, et aucun bruit ne pouvait se produire à côté de la maison sans qu'eux aussi l'entendissent.

J'étais, moi, pendant ce temps, occupée dans la salle à manger, qui se trouve de l'autre côté de la maison, par rapport à la bibliothèque lorsque, tout à coup, j'entendis courir très vivement à travers les appartements qui séparent ces deux pièces, et je vis arriver ma fille aînée, la figure bouleversée, l'air épouvanté. Je la vois encore, quand elle me dit : « Maman, il est arrivé un accident à côté de la maison, près de la remise. J'y cours ». Et elle traversa rapidement la salle à manger et sortit dans le jardin.

Très effrayée, je la suivis, naturellement. Son frère et sa sœur, qui étaient près de là, assis sur un banc, nous voyant courir, arrivèrent eux aussi. Nous voilà tous les quatre au coin de la maison, mais il n'y avait rien du tout. Mon mari, qui était occupé tout près, nous voyant là, arriva lui aussi, et demanda ce qu'il y avait.

Du regard, nous interrogions tous ma fille aînée. Sa physionomie exprimait un ahurissement complet, elle était tellement stupéfaite de ne rien voir là qu'elle restait bouche bée. Enfin, nous lui demandâmes ce qu'elle avait entendu et qui l'avait tant effrayée. Elle revint enfin un peu à elle et nous raconta qu'étant dans la bibliothèque, avec les fenêtres ouvertes, elle avait entendu un grand cri d'angoisse, affreux, et une voix qui s'écriait avec un acent de douleur indicible : « Mon Dieu ! que je souffre ! Mon Dieu ! que je souffre ! » Ce cri, cette voix partaient du coin de la mai-

son, à côté se trouve la remise ; ma fille avait cru à un accident de voiture quelconque ou autre, et elle était accourue bien vite.

Or, ce cri, il est impossible que mon fils et ma fille cadette, qui étaient tout à côté, ne l'eussent pas entendu, leur père aurait dû l'entendre également, étant lui aussi tout près de là. Or, personne n'avait rien entendu, ce qui stupéfiait absolument ma fille aînée, et je puis affimer qu'elle ne mentait pas, car je n'oublierai jamais cette figure épouvantée qui était la sienne quand elle vint me trouver. Elle ne comprenait pas que personne n'eût rien entendu. Ce fait n'a jamais été expliqué, mais tous nous avons cru que c'était notre pauvre jeune cousin, dont la voix s'était fait entendre.

L. DE J.

DEUX REVENANTES

Voici maintenant un fait qui est arrivé à des personnes de ma connaissance, entièrement dignes de foi.

Vers l'année 1880, M. et Mme de V... se marièrent. Peu de temps auparavant, M. de V... avait eu le chagrin de perdre une tante, dont les enfants, se trouvant alors en grand deuil, n'avaient pu naturellement assister au mariage de leur cousin. Aussi, quand M. et Mme de V... entreprirent de faire une tournée de famille pour leurs visites de noces, n'eurent-ils garde d'oublier leurs parents, M. de V... vint donc leur présenter sa jeune femme.

Ils arrivèrent un soir, au château qu'habitaient les cousins de M. de V... et ils furent reçus le plus aimablement possible, et de la façon la plus gracieuse, ces messieurs et ces dames leur exprimant, avec tout le plaisir qu'ils avaient à les voir, leur regret de ne pouvoir donner aucune fête en leur honneur, à cause de leur deuil.

Après quelques moments passés au salon, on conduisit M et Mme de V...dans la chambre qui leur était destinée, puis M. de V..., ayant changé de vêtements, au bout de quelques instants, dit à sa femme qu'il allait descendre au salon, pour voir ses cousins, et lui demanda si elle retrouverait toute seule son chemin pour revenir au salon. Sur la réponse affirmative de Mme de V... son mari la laissa et descendit.

Lorsque Mme de V... eut terminé ses préparatifs de toilette pour le dîner, elle quitta sa chambre et descendit pour rejoindre la société au salon. Au moment où elle traversait le corridor pour aller prendre l'escalier, elle rencontra une vieille dame à cheveux blancs, l'air distingué, très doux, mais triste. Cette vieille dame la salua avec un sourire gracieux, mais empreint de tristesse et elle ne lui parla pas. Mme de V...lui rendit son salut, puis descendit au salon. Il est à noter que, mariée récemment, c'était la première fois qu'elle venait dans ce château, dont elle ne connaissait aucun des habitants.

Quelques instants après, on vint annoncer le dîner et on se mit à table. Pendant ce dîner, Mme de V... remarqua que la vieille dame, qu'elle avait rencontrée dans le corridor, n'y figurait pas. Ceci l'étonna beaucoup. Elle ne l'avait jamais vue, elle ne la connaissait pas, mais l'ayant rencontrée dans ce corridor, elle avait supposé naturellement, que c'était une dame de la maison, ou bien une personne invitée. Cependant elle ne dit rien et le dîner s'acheva sans incident. Mais le soir, en causant avec ses cousines, Mme de V... ne put s'empêcher de leur exprimer son étonnement de ne pas avoir vu figurer à table, pendant le dîner, une vieille dame très distinguée qu'elle avait rencontrée dans le corridor et qu'elle avait prise naturellement pour une des dames de la maison ou une personne invitée. A ce récit, les cousines de Mme de V... furent absolument stupéfaites; elles lui assurèrent qu'elle s'était trompée, car il n'y avait point d'autres dames qu'elles-mêmes dans la maison, et que, par conséquent, elle avait fait erreur. Mme de V... aussi étonnée que ses cousines, leur affirma qu'elle disait bien la vérité, qu'elle n'avait pas rêvé, et que la vieille dame à cheveux blancs qu'elle avait vue et saluée n'était sûrement pas une femme de chambre.

Toutes ces dames furent très surprises, ces messieurs également, mais comme personne ne pouvait donner d'explication à ce fait, on parla d'autre chose et la soirée s'acheva.

Le lendemain matin, après le déjeuner, Mme de V..., étant au salon avec ses cousines, s'assit auprès d'une table et tout en causant, prit un album de photographies et se mit à le feuilleter.

Tout à coup, elle indiqua la photographie d'une vieille dame et s'écria : « Mais la voilà, cette dame que j'ai rencontrée hier, la voilà, c'est elle-même, voilà sa photographie, et je la reconnais très bien. » Toutes ces dames s'approchèrent et en voyant la photographie, elles furent saisies de frayeur, et s'écrièrent : « Mais c'est notre pauvre mère ! que nous avons perdue, il y a peu de temps. »

« C'est pourtant bien cette dame, que j'ai vue hier, affirma Mme de V... » On peut juger de l'impression et de l'effroi que produisit cette découverte sur toute la société réunie !

Le soir, Mme de V... dit à son mari : « Mon ami, ceci est mauvais signe, je ne vivrai pas longtemps. »

M. de V... chercha à rassurer sa femme. Mais cette malheureuse jeune dame mourut effectivement l'année suivante :

Quelques années plus tard, M. de V..., étant resté veuf sans enfants, voulut se remarier. Il était sur le point de contracter ce second mariage, quand un soir, il se trouva, revenant de voyage, sur le siège d'une voiture publique. Il était assis à côté du conducteur qui, détail à noter, avait connu la première Mme de V... On approchait de la demeure de M. de V... lorsque tout à coup les chevaux s'arrêtèrent, témoignant une grande frayeur, et refusèrent d'avancer ; ils se cabrèrent, et en même temps le conducteur s'écria : « Eh ! Mme de V... qui est à genoux au milieu de la route, habillée tout en blanc ! »

Au même instant, M. de V... vit en effet sa femme à genoux au milieu de la route, devant les chevaux, et elle était vêtue de blanc.

L'apparition ne dura qu'un moment, puis s'évanouit, et les chevaux, alors, reprirent leur route.

L. de J.

L'INTUITION DE L'HEURE
OU L'HORLOGE CÉRÉBRALE

Un problème qui paraît d'abord sans importance, mais qui pourrait cependant jeter quelque lumière sur l'énigme du temps, est celui de ce que l'on appelle l'*intuition de l'heure* ou *l'horloge cérébrale*. Je ne puis mieux définir cette intuition qu'en la nommant « l'heure dans la tête », c'est-à-dire la faculté de saisir le cours du temps par une aperception immédiate, sans avoir besoin de regarder l'appareil que nous nommons horloge et par lequel nous prenons indirectement connaissance de la marche du temps, au moyen de l'aiguille dont la course sur le cadran s'accorde avec celle du soleil, ce grand régulateur du ciel. L'existence de l'intuition de l'heure est prouvée par un fait dont très peu d'hommes cependant ont fait l'expérience subjective. Il n'est pas rare de trouver des gens à qui il arrive de s'éveiller juste à la minute à laquelle ils se sont proposé de le faire avant de s'endormir.

Qu'est-ce qui nous réveille en pareil cas ? Qui nous fait ouvrir les paupières ? Qui dit à notre conscience que l'heure du réveil projeté a sonné ?

Il est clair tout d'abord que la cause du fait doit se trouver hors de nous ou en nous. Si cette cause était hors de nous, il faudrait admettre que c'est une inspiration ; on pourrait alors l'attribuer soit à un ange gardien, soit à des esprits élémentaux, soit à des émons, etc., et il deviendrait inutile de pousser plus loin les recherches. Le problème de l'intuition horaire ne peut donc être résolu scientifiquement que dans l'hypothèse que sa cause est en nous-mêmes.

Quelles propriétés devons-nous attribuer à cette cause interne, pour qu'elle soit capable de produire le fait en question ?

Est-ce quelque chose ou quelqu'un qui nous réveille ? telle est la première question que nous avons à nous poser.

Certainement ce n'est pas quelque chose ; cela résulte clairement des conditions nécessaires à la production du fait que nous attribuons à cette cause interne, à savoir : 1° la conscience que le temps du sommeil est écoulé ; 2° l'aptitude à mesurer la marche du temps ; 3° la capacité de faire cesser l'état physiologique du cerveau dont le sommeil est le résultat, et de faire arriver dans la conscience cérébrale une idée transcendante.

La volonté toute seule, sans la conscience du temps, ne pourrait pas nous éveiller, et pas davantage la conscience du temps sans la volonté ; les deux doivent donc être réunies. Mais ce qui réunit les trois conditions mentionnées ne peut pas être une chose inanimée ; il faut que ce soit un être conscient et volontaire.

Pendant le sommeil la volonté et la conscience normale sont absentes ; il s'ensuit que l'être qui nous réveille ne peut pas être la personne normale de notre état de veille. S'il en était ainsi nous aurions pendant la veille l'intuition de l'heure et il n'y aurait pas eu besoin d'inventer les horloges.

L'expression horloge cérébrale ne doit certainement pas non plus être entendue en un sens physiologique ; car la personnalité constituée par notre conscience sensible est endormie. Le prolongement d'une volonté inconsciente durant le sommeil ne peut non plus rien expliquer ; elle ne peut nous éveiller qu'à la condition de posséder la conscience du temps, et cette explication, qui est la plus ordinaire, peut se traduire par cette formule : horloge cérébrale = volonté inconsciente + horloge cérébrale.

Il suit donc de ce qui a été dit, que la cause qui nous réveille possède les caractères suivants :

1° Elle réside en nous et fait partie de notre être ; mais pas au sens physiologique ;

2° Elle ne se trouve pas dans notre personnalité consciente, et pourtant il faut qu'elle soit consciente et spécialement consciente du temps ;

3° Elle se trouve dans notre volonté ; mais pas dans notre volonté consciente.

Cette cause est donc consciente en soi et pour nous inconsciente, elle réside dans notre *être* et non dans notre *personne*.

Nous accordons ces contradictions en disant : la cause se trouve dans notre sujet transcendant. De même que tous les chemins mènent à Rome, tous les phénomènes mystiques conduisent au sujet transcendant, ainsi que le montre la simple analyse d'un problème aussi peu important que celui de l'intuition de l'heure.

La preuve que l'idée, pour être capable de réveiller, doit sortir de la région transcendante et franchir le seuil de la sensation, résulte du fait que c'est justement dans le sommeil profond que l'horloge cérébrale fonctionne régulièrement, tandis que dans le sommeil agité on se réveille d'ordinaire trop tôt et à plusieurs reprises ; et de cet autre fait qu'elle fonctionne bien plus régulièrement que notre conscience du temps pendant la veille. Il résulte encore de ce phénomène, comme de tous les autres phénomènes mystiques, que la conscience transcendante fait son apparition en proportion que la conscience sensible s'évanouit. Enfin c'est encore un fait d'expérience que les rêves les plus hétérogènes sont subitement traversés par l'activité fonctionnelle de l'horloge cérébrale.

Ainsi Splittgerber nous dit : « Chez moi logeait un ami qui le lendemain de bonne heure devait partir par le train, et à qui j'avais promis expressément de le réveiller à temps. Je dormis profondément jusqu'au matin et, comme d'habitude, rêvai beaucoup ; mes rêves furent tout à coup traversés par cette pensée : il faut que tu réveilles H... ! Je m'éveillai, aussitôt, je regardai l'heure, et pour ainsi dire à la minute, c'était l'heure convenue (1) ».

L'intuition de l'heure, comme toutes les autres facultés transcendantes, devient plus active dans le somnambulisme, d'où la conscience et la volonté sont encore plus absentes que du sommeil ordinaire, ce qui prouve bien que l'intuition de l'heure est un problème transcendant. Dans la veille, au contraire, alors que la conscience ordinaire a sa plus grande clarté, la conscience du temps est fautive et dépend du coup d'œil que l'on jette consciemment sur l'occupation entreprise depuis un instant déterminé, par exemple depuis le dîner, et de l'évaluation approximative de la durée de cette occupation.

Mais s'il existe une conscience transcendante du temps qui continue ainsi pendant le sommeil, on sera bien forcé d'admettre qu'elle suit le cours entier du temps comme le fait l'aiguille d'une pendule. Si l'horloge cérébrale n'accompagnait pas ainsi le temps d'une façon continue, il ne pourrait pas y avoir connaissance

(1) Splittgerber, *Schlaf und Tod.*, I, 54 (Le Sommeil et la mort).

que le temps fixé au sommeil est écoulé. Il n'est pas admissible que le sujet transcendant connaisse subitement et sans cause que la minute précise du réveil est arrivée, il ne doit pas savoir seulement au dernier moment l'heure qu'il est, mais encore la connaître à chaque moment du temps écoulé.

Il s'ensuit que l'expérience suivante devrait être possible : En éveillant un dormeur à un moment quelconque, il devrait savoir l'heure qu'il est. Je m'empresse pourtant d'ajouter qu'il est impossible que l'expérience réussise toujours parce qu'elle est en quelque sorte entachée de contradiction. Réveiller quelqu'un veut dire le ramener à la conscience sensible, c'est-à-dire faire disparaître sa conscience transcendante. L'expérience ne peut donc réussir que sur l'étroite ligne qui sert de frontière entre les consciences sensible et transcendante. La conscience sensible doit être assez claire pour comprendre ma demande et y répondre ; mais cette réponse ne peut être juste qu'à la condition que la conscience transcendante soit encore assez claire elle-même pour pouvoir consulter l'horloge interne.

Dans ces conditions, l'expérience réussira rarement ; je conseillerais néanmoins aux lecteurs de la tenter. Je n'en connais que deux exemples. Dans l'un, un officier français, M. Deschamps, fait savoir « qu'il a possédé, à différentes époques de sa vie, la faculté remarquable de pouvoir indiquer l'heure à une seconde près, quelle que fût la situation où il se trouvât et son occupation du moment.

Réveillé une fois brusquement au milieu de la nuit par la demande de l'heure, il répondit : deux heures vingt-cinq minutes. *J'allais comme l'horloge des Tuileries*, » ajoute-t-il (1). J'emprunte un autre cas à une lettre privée qui m'est parvenue dernièrement (26 novembre 1887). M. Wilhelm Fraszdort (Bockenheim, près Frankfort, Falkstrasse 27/3) me communique, au sujet de sa femme, différentes observations qui, dans leur ensemble, forment une description assez claire de l'état somnambulique. A l'égard de l'intuition de l'heure, il dit dans cette lettre : « Il est étrange que si je regarde l'heure et demande : quelle heure est-il ? et cela souvent au milieu de la nuit, elle me répond juste l'heure qu'indique la pendule. » (Comme on voit, ici la transmission de pensée n'est pas exclue ; mais peut-être aussi les détails ne sont-ils pas donnés avec une précision suffisante.) Le correspondant continue : « Si je le lui demande (c'était en avril) quel sera le jour de la semaine à tel quantième de novembre, elle répond : Attends un peu que je regarde. Et en deux secondes

(1) Du Potet, *Journal du Magnétisme*, V, 245.

elle fait la réponse. Je regarde le calendrier et l'indication est juste. Une fois je fis semblant de me moquer d'elle et lui dis qu'elle s'était trompée. Mais elle soutint obstinément son dire en répétant : Je le sais fort bien. »

Pour que l'horloge interne ne soit qu'un phénomène d'ordre transcendant, il faut d'abord prouver qu'elle repose en fait sur la conscience du temps et non sur la clairvoyance. Toutes deux sont, il est vrai, des facultés mystiques, mais très différentes, car tandis que la connaissance intuitive de l'heure est un phénomène purement intérieur, une mesure directe du temps, au contraire l'orientation clairvoyante vers une pendule placée plus ou moins loin, n'est pas autre chose, quoique faite avec des moyens différents, qu'une orientation extérieure, indirecte, tout comme le fait ordinaire de regarder l'heure à une pendule.

Or plusieurs informations montrent clairement que l'intuition horaire n'a point pour base une clairvoyance extérieure. Rœmer dit de sa somnambule : « La pendule de la chambre devait toujours être réglée sur ce qu'elle appelait la pendule de sa tête, et c'est d'après celle-ci qu'elle prenait ses médicaments. Quand on tardait de quelques minutes ou de quelques secondes à les lui donner, ils produisaient un effet contraire sur son état. Elle soutenait que chaque fois qu'il en était ainsi sa guérison se trouvait retardée (1) ».

L'horloge interne est donc différente ici de l'horloge ordinaire. Kerner rapporte : « A onze heures du matin, m'avait-elle dit, il faudra me réveiller par sept attouchements sur les yeux... J'arrangeai secrètement la pendule de la chambre de façon à faire sonner onze heures à deux minutes trop tôt, mais elle ne se réveilla pas ; ce ne fut que lorsque les deux minutes furent écoulées qu'elle dit : « Il est maintenant onze heures », et se laissa réveiller. Plus tard il ajoute : « Son sommeil et ses actions étaient réglés d'après l'horloge de sa maison. L'avançait-on ou la retardait-on pendant son sommeil, cela n'avait aucune influence; le sommeil durait aussi longtemps que la pendule aurait dû l'indiquer, ni plus ni moins. Réglait-on autrement la pendule pendant qu'elle était éveillée, alors son sommeil et ses actions se réglaient dessus. » Kerner dit encore d'une autre somnambule : « A cinq heures du soir, elle tomba inopinément en état de somnambulisme, et se mit à dire d'un ton joyeux : Maintenant j'ai retrouvé mon horloge de tête. Elle indiqua de nouveau l'heure et la minute de son réveil (2). »

(1) Rœmer, *Relation historique sur une somnambule très remarquable.*

(2) Kerner. *Histoire de deux somnambules*, 72, 215, 297

La différence de l'horloge interne avec la clairvoyance se montre encore plus nettement chez la somnambule du professeur Escheumayer : « Celle-ci rectifiait toutes les horloges de la ville d'après son horloge interne et indiquait avec précision le retard ou l'avance de chacune d'elles. Elle donnait sans avoir recours à une pendule le temps exact, à la seconde, et, d'après cette intuition du temps vrai, elle indiquait les différences des pendules avec lui et entre elles. Quand, étant éveillée, on ne lui donnait pas les remèdes qu'elle avait ordonnés à la minute même, elle faisait des reproches là-dessus à la crise suivante et en manifestait du chagrin. (1) »

Ainsi elle ne pouvait juger de l'irrégularité des indications du temps que lorsqu'elle était en possession de son horloge interne. Une autre somnambule se guidait sur une horloge de Hambourg, quoiqu'elle en demeurât à une heure de chemin (2). Il semble que dans ce cas on doive aussi tenir compte de la vue à distance. Le docteur Brandis dit : « qu'aucun dérangement de la pendule ou n'importe quel autre genre de tromperie ne pouvait induire sa somnambule en erreur ». Lui demandait-il à quelle heure elle voulait être réveillée, elle lui indiquait le moment ; elle pouvait se réveiller elle-même, mais cela exigeait un effort de sa part. Quand, à dessein, Brandis ne l'éveillait pas, on voyait, à la minute indiquée, sur son visage auparavant tranquille, des traces d'agitation et après trente secondes au plus elle s'éveillait en le priant de la réveiller lui-même de son prochain sommeil (3).

Dr CARL DU PREL.

(*A suivre.*)

ÇA ET LA

Une apparition en Norvège

Le Dr Lindray Johnson raconte dans la revue anglaise *The Annals of Psychical Sciences* un cas très caractéristique d'apparition au moment de la mort.

Il dit qu'au cours d'un voyage qu'il fit en Norvège, en 1882, avec un de ses amis, M. Frith, fils d'un photographe bien connu à Londres, ils s'arrêtèrent à la station postale de Husum, au fond du fiord Sogne.

(1) Escheumayer, *Essai, la magie apparente*, etc., 91.

(2) Siemers, *Expériences sur le magnétisme animal*, 232.

(3) Brandis, *Remèdes psychiques et magnétisme*, 28, 114.

Vers cinq heures et quart, M. Frith sortit pour aller se promener aux environs, et le Dr Johnson s'assit à une table pour écrire quelques lettres. Il continue :

« J'écrivais depuis environ quinze minutes quand, tout à coup, j'entendis un choc très fort à la fenêtre. Je regardais et je vis mon ami, les vêtements trempés, une expression d'affreuse détresse sur le visage et me faisant signe d'accourir à son secours.

« Je jetai ma plume, je me précipitai hors de la pièce et suivant le couloir, j'arrivai à la porte d'entrée qui était ouverte.

« A ma très grande surprise, je ne vis rien ; il n'y avait pas trace d'être humain. »

Au premier abord, le Dr Johnson pensa que son ami se cachait, malgré les recherches qu'il fit lui-même et fit faire par plusieurs habitués de la localité.

« Le lendemain, continue-t-il, j'offris une récompense à quiconque me le ramènerait mort ou vif. Un homme vint alors me trouver et me dit que la veille au soir, vers cinq heures et demie, il avait vu mon ami essayant de traverser la rivière en sautant de roche en roche.

« Il l'avertit du danger qu'il courait ; mais mon ami, ne comprenant pas le norvégien, ne s'arrêta pas et l'homme continua son chemin.

« Dix jours après, les eaux ayant baissé, le cadavre de mon compagnon fut retrouvé serré entre deux rochers, presque en face de la fenêtre de la chambre où j'étais assis quand j'entendis le choc sur le carreau et que je vis ce que je croyais être mon ami. »

L'accident avait dû se produire presque aussitôt après que l'homme avait averti M. Frith de ne pas sauter ainsi sur des pierres glissantes, car l'apparition se produisit à peu près à la même heure.

La catastrophe de San-Francisco prédite par Stevenson

Robert-Louis Stevenson, le célèbre romancier anglais dont la veuve possède une maison à San-Francisco, terminait ainsi une description enthousiaste de la cité détruite :

« Je ne sais quelle merveille des *Mille et une Nuits* pourrait égaler la naissance de cette cité rugissante comme une mer que quelques années de travail humain firent sortir des marais et du sable aride. Une telle rapidité de développement, *fait craindre*, par analogie avec les jeunes hommes qui grandirent trop vite, *une égale rapidité dans la ruine*. Nous sommes encore à une période géologique relativement primitive et nous sentons que l'auteur de ce monde peut encore, dans un moment de colère, en briser l'ébauche imparfaite. »

Paroles fatidiques et qui surprendront moins ceux qui savent quel curieux « voyant » fut Stevenson.

Gœthe et le portrait de Napoléon

« L'empereur... avait offert à Gœthe et son portrait en miniature et le brevet de la Légion d'honneur. Ce portrait, suspendu près du miroir de sa chambre à coucher, était à la longue devenu pour Gœthe un objet de dévotion particulière. Arrive la catastrophe de Waterloo ; Gœthe en reçoit la première nouvelle et spontanément refuse d'y croire. La rumeur gagne de proche en proche, il s'entête à nier, malmenant les visiteurs qui n'ont point honte de colporter un pareil bruit. Cependant, le soir venu, il monte se coucher, et cherchant la miniature de Napoléon, il s'aperçoit qu'elle est tombée par terre. Gœthe reste un moment silencieux, son bougeoir à la main, et, tandis que son secrétaire se baisse pour ramasser le cadre : « Que veut dire ceci ? murmure-t-il, un pareil accident ! mais alors il faut que la nouvelle de ce matin soit vraie ! »

Henry Blaze de Bury : *La genèse d'un chef-d'œuvre* (Revue des Deux-Mondes, 1er novembre 1879.)

A TRAVERS LES REVUES

LES NOUVELLES EXPÉRIENCES DE LA VILLA CARMEN

Nous lisons dans la *Revue scientifique et morale du Spiritisme*.

De l'Algérie, le 2 avril 1906.

Cher Monsieur Delanne et ami,

Voulez-vous me permettre de vous adresser le compte rendu d'expériences auxquelles j'ai assisté tout récemment et qui intéresseront, je l'espère, les lecteurs de la *Revue scientifique et morale du Spiritisme*.

Lors de mon passage à Alger, j'ai eu l'honneur et le plaisir d'être reçu par Mme et M le général Noël, et, comme je l'espérais, j'ai été aimablement invité à assister à des expériences le soir même, 21 mars, à la Villa Carmen.

Vers 8 h. 45, nous nous trouvions sept personnes chez Mme et M. le général Noël : Mme de Quillacq, sa cousine, les deux médiums, Mme L et Mlle M., le général, Mme Noël et moi.

J'ai inspecté, moi-même, avant la séance, minutieusement, le cabinet attenant à la chambre à coucher de Mme la générale, qu'une indisposition obligeait à garder le lit.

Les expériences ont donc eu lieu dans un autre local que celui réservé aux séances.

Je déclare formellement que la seule porte par laquelle on pouvait arriver jusqu'aux médiums était sous scellés ; la fenêtre du cabinet avait ses volets fermés *et la barre de fer mise*. Une couverture était clouée devant la dite fenêtre et un rideau, en plus, se trouvait tendu devant cette couverture.

Toutes les portes par lesquelles on pouvait nous atteindre étaient fermées à clefs et à verrou.

Ces formalités étaient nécessaires pour me permettre, en conscience, de pouvoir affirmer la véracité des phénomènes, s'il s'en produisait, et ceci, en réponse aux attaques et aux procédés, peu dignes, de prétendus savants, qui s'attribuent faussement ne connaître de vrai que leur parole et leur nom, bien que la négation, sans examen, et de parti pris, soit leur seul système.

Dans de telles conditions, on se demande quelle portée peut avoir leur critique?

SÉANCE DU 21 MARS

Les deux médiums sont entrés dans le cabinet à 9 heures.

Au bout de quelques instants, une apparition s'est montrée derrière le bord gauche du rideau soulevé ; une main d'abord, un personnage ensuite.

C'est, paraît-il, le père Joseph, qui, habillé de blanc, portait une large ceinture noire,

Cet esprit matérialisé s'est montré sept ou huit fois ; et par deux fois, se tournant de profil, il nous a permis de voir le personnage debout, *et en même temps* les deux médiums assis et endormis.

Une lumière rouge suffisante éclairait la pièce, et je me trouvais environ à 2 mètres 50 du rideau.

Puis l'esprit de Bien Boa s'est montré : moustache noire et épaisse, à quelques centimètres de la figure du général, sur le côté gauche du rideau soulevé.

Les esprits ont chanté une espèce de cantique que tout le monde entendait, mais dont on ne distinguait pas tous les mots.

J'ai été appelé par eux dans le cabinet, de façon à pouvoir m'assurer de la présence et des places qu'occupaient les médiums, lesquels étaient profondément endormis.

Un bruit de castagnettes s'est fait entendre ensuite, produit, paraît-il, par des esprits espagnols (dames) lesquels, quatre ensemble, quelquefois, complètement matérialisés, se promènent dans la chambre en parlant et en gesticulant.

La séance prit fin ; elle avait duré environ deux heures.

Les scellés, vérifiés par moi, étaient intacts.

SÉANCE DU 22 MARS.

Le lendemain 22 mars, à la même heure, trois médiums au lieu de deux : Mme N., Mme L., et Mlle M., ont bien voulu nous prêter leur concours.

Les mêmes personnes étaient présentes : Mme de Quillacq, sa cousine, le général, Mme Noël et moi ; en tout huit personnes.

J'inspectai minutieusement, comme la veille, le cabinet où devaient s'assoir les médiums : scellés, volets fermés, barres de fer, couverture et rideau étaient placés.

Une forte lumière rouge, *cette fois*, éclairait la pièce.

Les médiums sont entrés dans le cabinet vers 9 heures.

Au bout de quelques minutes, le père Joseph s'est montré avec sa large ceinture noire, les mains tendues en avant.

Les esprits me disent d'aller m'asseoir sur une chaise placée près de l'entrée du cabinet, tout à côté du rideau.

Mme la générale s'est levée et est venue s'asseoir sur une chaise en face de moi.

L'esprit de B. B. matérialisé, a avancé la tête en soulevant le rideau, et a embrassé Mme la générale.

J'étais à *trente centimètres* des deux figures.

L'esprit Louis de Quillacq, complètement matérialisé, vint plusieurs fois se montrer de mon côté (côté droit du rideau) et par trois fois, la tête hors du rideau ainsi qu'une partie du bras droit, il m'a serré la main avec force.

Puis il a parlé assez haut pour être entendu de tout le monde.

J'étais à QUELQUES CENTIMÈTRES d'une figure bien vivante, qui paraissait avoir une trentaine d'années. Le nez, droit, était élargi à l'extrémité, les moustaches étaient courtes et tombantes, les dents plantées irrégulièrement, la main était nerveuse et rugueuse, les doigts courts et forts, ce qui contrastait avec la figure plutôt petite de l'esprit.

Je n'ai pu voir les yeux, un voile blanc, dépassant le bord de la tête, les couvrait.

La forme matérialisée donna le bonjour à sa femme et à sa cousine, présentes dans la pièce, mais plus éloignées d'elle que je l'étais moi-même.

J'affirme d'une façon absolue, que l'entité qui s'est montrée à QUELQUES CENTIMÈTRES de mes yeux, qui m'a parlé et donné la main par trois fois, en accentuant sa pression, n'a rien de commun avec les trois médiums endormis que j'apercevais sur leurs sièges, *en même temps*, dans le cabinet.

La sœur de B. B. vint ensuite nous dire quelques mots de sa petite voix fûtée, mais sans se montrer.

Le fils du général et de Mme Noël, mort au Soudan, vint aussi souhaiter te bonjour à ses parents.

Les castagnettes et un roulement de tambour se firent entendre, et la séance prit fin, il était 10 h. 45.

Les scellés, vérifiés par moi, étaient intacts, ainsi que les autres objets.

J'ai accompagné ensuite Mme de Quillacq et sa cousine, qui ont bien voulu me montrer la photographie de M. de Quillacq, mort depuis huit ans.

Elle ressemblait parfaitement à la figure que j'avais vue quels instants avant, *à deux ou trois centimètres de moi* : la figure de l'entité m'avait seulement paru un peu plus maigre que la représente la photographie.

Que vont dire, à ce sujet, quelques prétendus savants ?

Leur négation de parti pris, ou les explications, ridicules parfois, qu'ils donnent des phénomènes spirites, impossibles pour eux, qui ne les ont jamais étudiés, n'empêchent pas ces derniers de se reproduire, sous des moyens de contrôles défiant toute critique.

D'ailleurs, ils auront beau faire ; la VÉRITÉ, comme un torrent dévastateur, entraînera vers la lumière les aveugles eux-mêmes.

Rien ne pourra l'arrêter, pas plus les médecins aliénistes que d'autres personnages, si intrigants qu'ils soient.

Et ceux-ci ne peuvent inspirer que la pitié en face des affirmations de savants tels que : W. Crookes, Alfred Russel Wallace, Zoëlner, le Dr Gibier, Carl du Prel, Schiaparelli, Lombroso, etc., etc., au moins aussi qualifiés pour étudier, connaître et affirmer la véracité des phénomènes spirites, que certains personnages peu connus, donneurs de douches dont ils paraissent eux-mêmes avoir besoin.

Veuillez agréer, cher monsieur Delanne et ami, l'expression de mes sentiments dévoués.

C...
Officier de cavalerie.

LES LIVRES

La librairie Chacornac, 11, quai Saint-Michel, Paris, publie cette quinzaine :

Une 4e édition, mise à jour, de l'*Extériorisation de la motricité*, recueil d'expériences et d'observations, par Albert de Rochas, 1 vol. in-8 de 600 pages avec figures dans le texte et 15 photogravures hors texte. Prix : 8 francs.

Une nouvelle édition du *Traité élémentaire de magie pratique*, par Papus, revue et augmentée d'une étude sur la défense contre l'envoûtement. Un vol. grand in-8 de 580 pages. Prix : 12 francs.

A signaler à la même librairie, *Les entretiens posthumes du philosophe Pierre de Bérenger* (di Abailard).

Cet ouvrage, sur lequel nous reviendrons, sera certainement très discuté.

Le Gérant : GASTON MERY.

Paris. — Imp. Jean Gainche, 15, rue de Verneuil.
Téléphone 724-78